



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

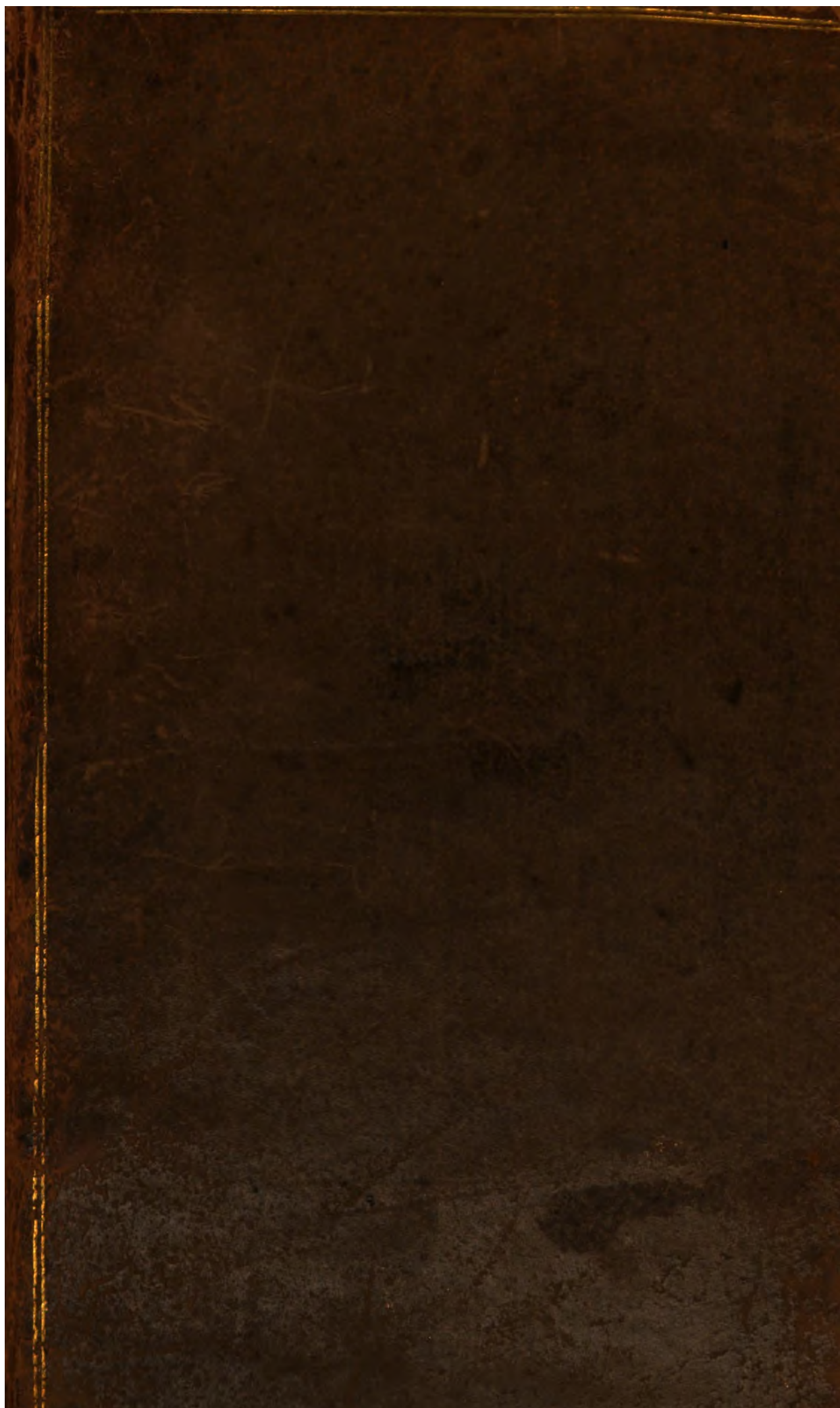
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



480ls

157

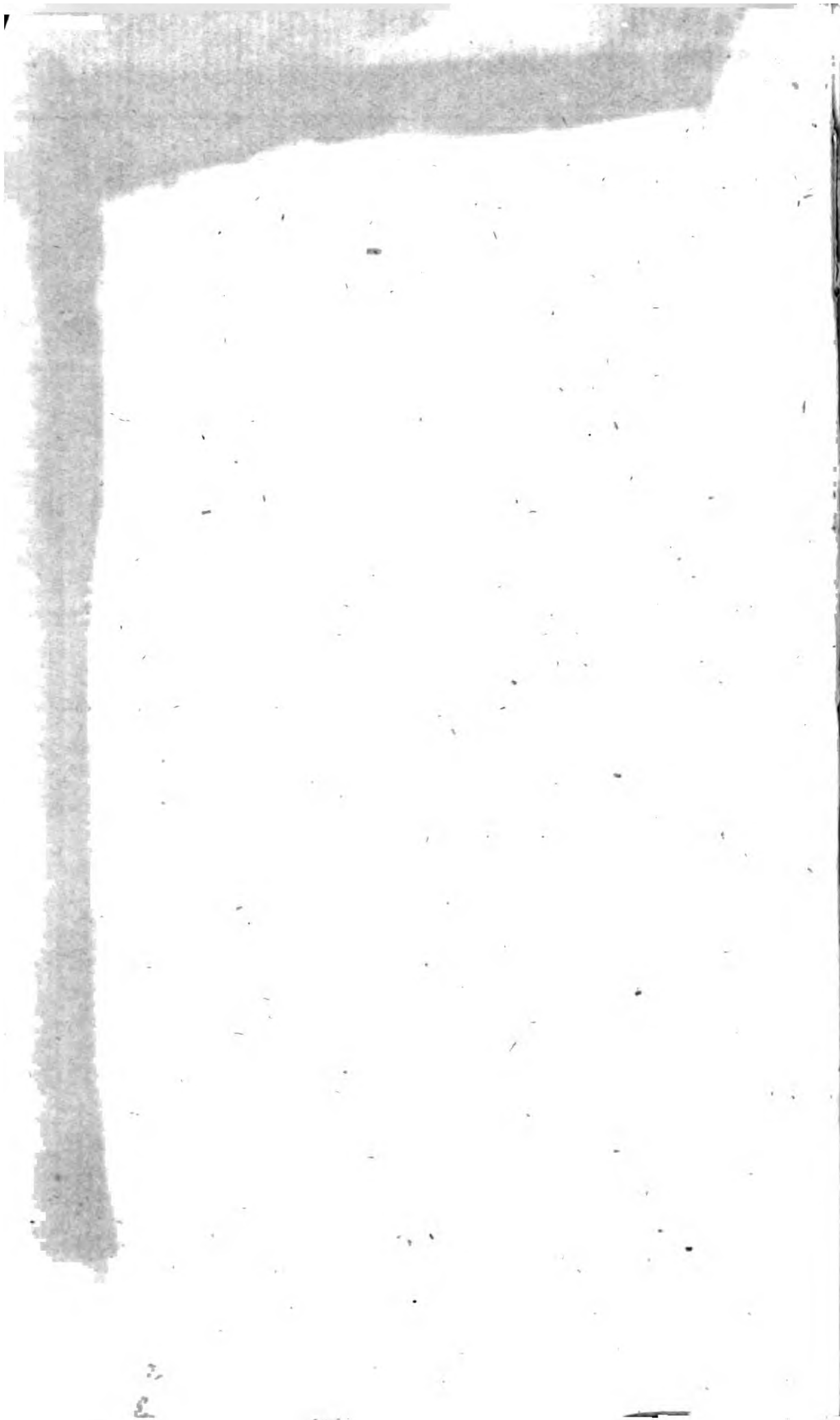
31/19



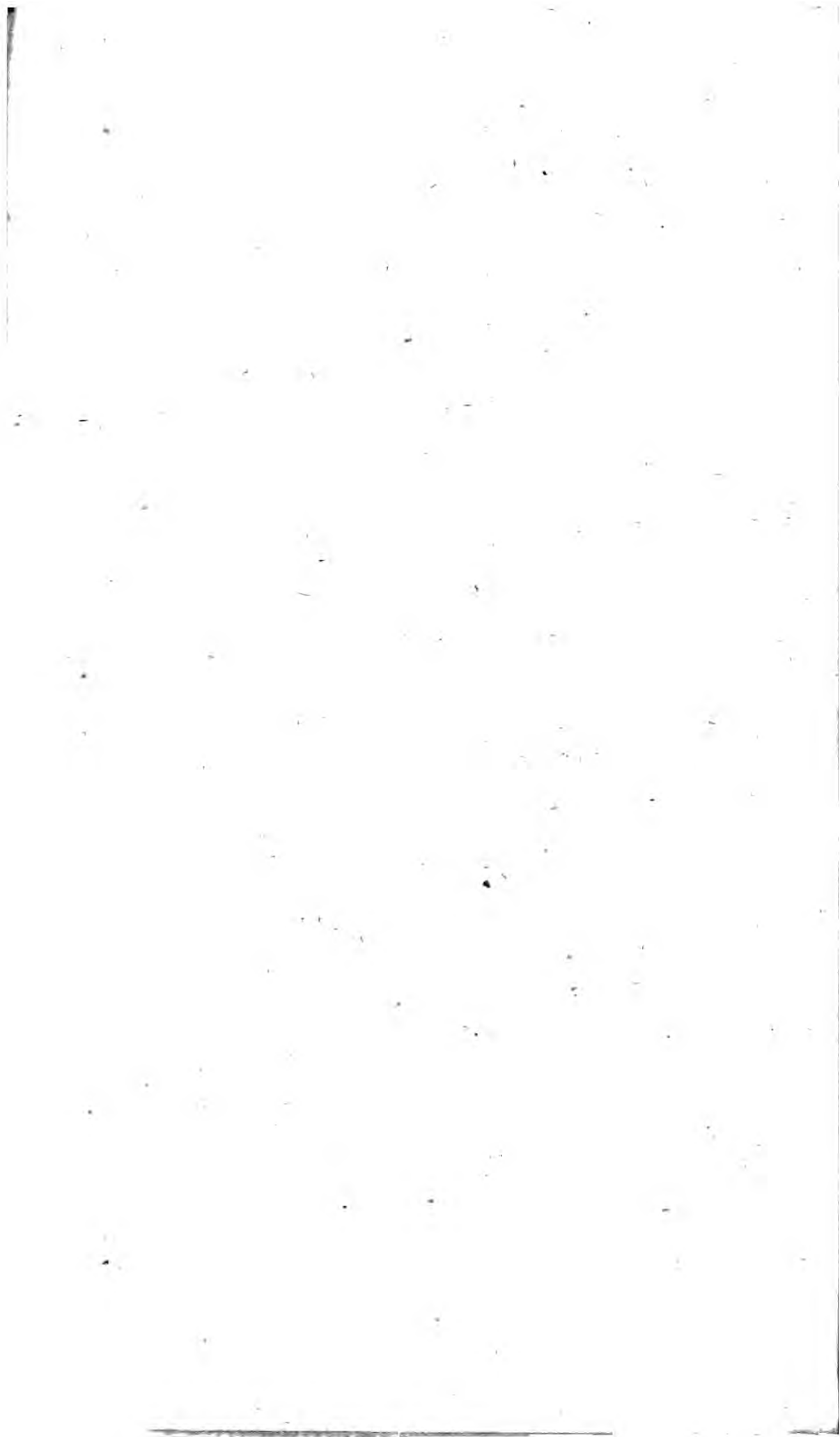
EE 138 (Funch)

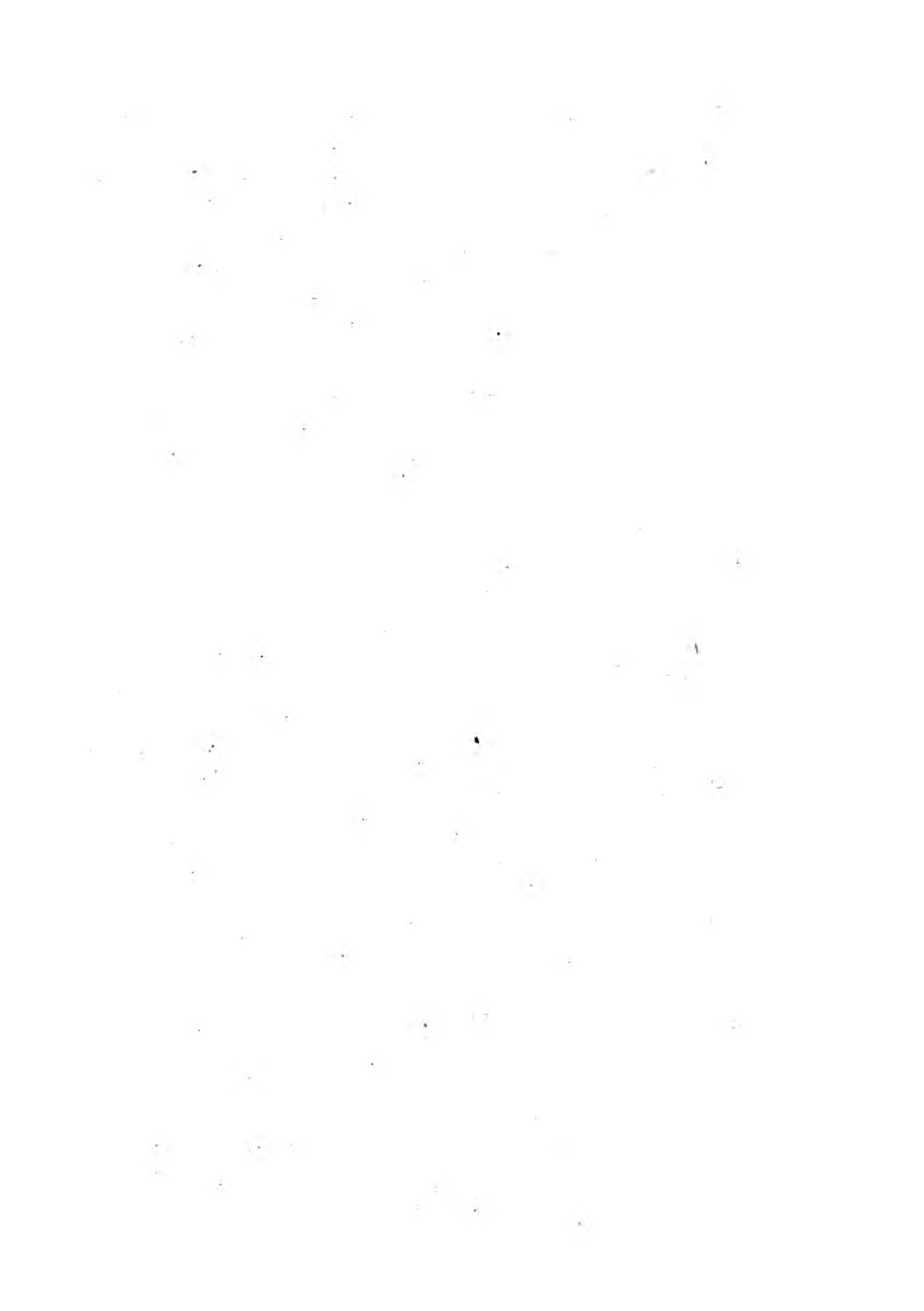
EE 138 (Funch)





Handwritten text or markings at the top left of the page.







Santerre P.

Maubert S.

CECILE DE L***

MEMOIRES

DE

CECILE,

ÉCRITS

PAR ELLE-MÊME,

Revis par M. DE LA PLACE.

TOME PREMIER.



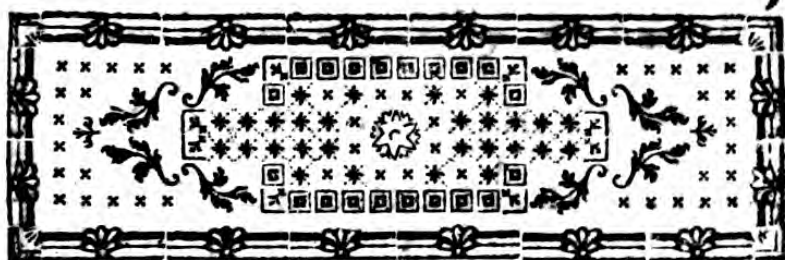
A PARIS;

Chez ROLLIN Fils, Quay des Augustins, à Saint Athanase.

M. DCC. LI.

Avec Approbation & Privilège du Roi.





EPI TRE

DE DICATOIRE

A MADEMOISELLE D***.

MADEMOISELLE,

Si les Mémoires que votre
amitié me permet de vous
dédier , & que la mienne
m'engage à vous offrir , pas-
sent dans le Public pour un

Tom. I.

a

ij

Ouvrage d'imagination & de pur amusement , que ne pensera-t'il point des circonstances qui m'ont mise à portée de vous en faire hommage ? Car , il en faut convenir ; la tendre liaison de nos cœurs étant uniquement l'ouvrage de l'innocent commerce de nos ames , le commun des hommes ne s'imaginera jamais que sans nous être vûes , il ait pû se former entre nous une intimité de confiance réciproque , si rare entre les personnes de notre sexe , & peut-être moins commune encore parmi cel-

les qui se connoissent le mieux. Nous sçavons cependant que la chose est ainsi ; & puisque je consens de confier au Public les événemens de la vie d'une grand'-mere & d'une ayeule qui me furent bien cheres , & que je respecterai toute ma vie , je puis bien aussi le mettre dans la confiance de la façon dont s'est formée notre union. C'est elle qui donne aujourd'hui aux Mémoires de Cecile l'occasion de paroître après avoir été ignorés pendant plus de trente ans ; il faut bien que les

iv

Lecteurs curieux soient au fait du hasard qui a formé nos liens. Ils n'en feront plus surpris , lorsqu'ils sçauront qu'une sage & prudente Gouvernante nous a successivement donné ses soins. Il est bien flateur pour moi qu'elle ait pû penser qu'il y eût quelque rapport entre mon caractere & le vôtre : elle avoit lû souvent avec moi les Mémoires de Cecile ; elle a voulu que vous les lussiez , je n'ai pû me défendre de les lui confier : vous m'en avez remerciée par une lettre toute charmante ; vous m'avez ex-

citée à les faire imprimer : je m'en suis défendue , vous avez insisté , j'ai encore résisté ; & je ne me suis enfin rendue qu'à cette condition qu'ils vous seroient dédiés ; vous m'avez prise au mot. Aurois-je pû vous refuser ce sacrifice & cet hommage ? Ce petit débat entre nous , sans faire naître l'occasion de nous rapprocher, n'a pas laissé d'y établir un commerce de lettres & de sentimens qui nous sont devenus également chers. Voilà jusqu'à présent toute notre histoire.

Mais si vous croyez de-

vj

voir beaucoup à ce commerce si tendre dans l'effort que je fais aujourd'hui à votre sollicitation, je ne quitterai point la plume sans avoir instruit le Public d'une partie de ce que je dois moi-même à la bonté de votre cœur & à la prudence de vos conseils. Les circonstances critiques, dans lesquelles je me suis trouvée depuis notre singulière connoissance, m'ont mise à portée de vous en demander & d'en recevoir de vous de si sensés, que si j'osois en faire part au Public, je pourrois m'acquitter avec vous;

mais il m'est également défendu de vous louer , & de vous faire connoître. Je vous obéirai : je ne mettrai point le Public dans la confiance de tout ce que vous devez à la nature ; je ne lui parlerai ni de vos graces ni de vos talens ; je me contenterai d'orner cette Epitre de l'extrait d'une de vos lettres. Si le Lecteur y trouve votre éloge , ce sera vous-même qui l'aurez fait ; & vous n'aurez rien à me reprocher : je n'en citerai rien que ce qui a rapport à la condition que j'ai exigée de vous pour m'engager à

publier ces Mémoires. Voici de quelle façon vous avez accepté mes offres , & c'est vous qui parlez.

» Je vous laisse à imaginer
 » combien le dessein que
 » vous avez formé de me dé-
 » dier les Mémoires de Ce-
 » cile , m'a fait de plaisir.
 » Cependant si mon nom
 » avoit dû paroître à la tête
 » de votre Ouvrage , je me
 » serois privée d'un homma-
 » ge si flatteur , & je n'aurois
 » point accepté le sacrifice
 » que vous voulez bien me
 » faire , &c.

.

» Si , comme' je le desire ,
» vous faites imprimer les
» Mémoires en question, que
» le stile de votre Epitre soit
» tout opposé à celui des Dé-
» dicaces ordinaires; ne cher-
» chez point à le rendre la-
» conique : vous ne pouvez
» rien dire de trop , à moins
» que vous ne me donniez
» des éloges ; je n'en veux
» point : ce n'est pas que je
» craigne qu'on m'y recon-
» noisse ; je me connois trop
» bien moi-même pour être
» inquiète de ce côté-là ;
» mais de grace, Mademoi-
» selle , employez mieux vo-

x

» tre tems: l'esprit dicte pres-
» que toujours les Epitres
» dédicatoires. Je voudrois
» ne reconnoître dans la vô-
» tre que le langage du cœur;
» c'est le seul auquel je puisse
» répondre: je donne peut-ê-
» tre trop à l'envie que j'ai de
» recevoir cette marque de
» votre estime; mais ne vous
» contraignez point; je ne
» suis point dans le cas de
» vous en faire une loi: on
» ne doit point exiger les
» graces; mais si vous vous
» déterminez à m'accorder
» celle-ci, souvenez-vous sur-
» tout que ce n'est pas mon

» portrait que je vous deman-
» de , mais le vôtre.

Vous n'aurez point à vous plaindre de moi , Mademoiselle , si le Public trouve dans cet extrait d'une de vos lettres une esquisse de ce portrait que vous me défendez de faire. Il n'y voit encore qu'un foible crayon de votre modestie & des graces de votre stile. S'il m'étoit permis de disposer des richesses que vous m'avez confiées , elles feroient votre éloge d'une façon bien plus frappante qu'il ne m'est possible de le faire ; & si vous ne m'aviez

xij

pas défendu de vous louer & de vous peindre , j'aurois beau jeu à m'étendre sur tous vos talens , & en particulier sur ceux de l'éloquence & de la poësie. Mais lorsque je me fais violence à moi-même , en dérochant au Public tout ce que vous m'avez confié dans l'un & l'autre genre , il doit m'être au moins permis pour l'honneur des Mémoires que je lui présente sous vos auspices , de lui sacrifier quelques-uns de vos vers , qui ont rapport à cet ouvrage , dont le sentiment seul a fait tous les frais. Les voici ;

pardonnez-le-moi.

- » Oui des charmes du sentiment
- » Je chéris la délicatesse :
- » Cet innocent amusement
- » Pour nous n'est point une foi-
» blessé ;
- » Et si mon goût flaté trouve quelque
» douceur
- » Dans le tableau charmant d'une scène
» touchante ,
- » C'est quand du sentiment la force qui
» m'enchanté ,
- » Affecté mon esprit & respecte mon
» cœur.
- » Sans en redouter la surprise ,
- » Pour lors je cede à ses transports :
- » Ce que la raison autorise ,
- » Doit être goûté sans remords.

Je n'ai garde d'aller plus
loin : c'est à vous qu'il appar-
tient de faire quelque jour

paroître les fruits de vos réflexions & de votre veine ; mais j'étois intéressée à faire valoir le témoignage flatteur que ce petit essai donne à l'ouvrage d'une personne, en faveur de laquelle je voudrois pouvoir rassembler tous ceux des personnes sensibles à la vertu. Vous n'avez point voulu que je fisse votre portrait ; je vous demande à mon tour grace pour le mien. Il ne mérite point en vérité de tenir ici la place du vôtre ; & je ferai en sorte de vous donner en échange une copie du vrai portrait de Ce-

cile , tel qu'il fut peint par l'illustre Santerre très-peu de tems , je pense , après son mariage.

Il n'y a plus dans les conditions que vous m'avez faites qu'un article sur lequel je crois devoir encore vous satisfaire. Vous m'avez interdit le langage de l'esprit : tout ce qu'il y en a ici vous appartient ; je n'y ai d'autre part que celle d'en avoir enrichi mon Epitre. Mais vous m'avez permis le langage du cœur ; ne dois-je pas m'y livrer encore avec précaution ? Je sçai que malgré sa

xvj

simplicité il est toujours éloquent pour ceux qui nous aiment ; l'est-il assez pour le Public indifférent ? Vous serez sensible sans doute à m'entendre vous dire ici, qu'il n'y aura jamais personne au monde qui vous aime aussi tendrement que moi ; vous serez touchée d'un sentiment que vous éprouvez vous-même : car la candeur de votre ame m'en assure. Hélas ! nous serons peut-être les seules qui aurons le bonheur de nous applaudir de l'assurance naïve d'un attachement réciproque aussi rare que le nô-

tre. Ce n'est point le caprice, ce n'est point la beauté qui l'ont fait naître, puisque nous ne nous sommes jamais vûes: c'est la conformité de nos idées, c'est la raison, c'est la vertu qui ont formé nos liens ; ce n'est qu'en changeant toutes deux de nom & d'état que nous pouvons espérer d'en goûter les douceurs, & nous craignons toutes deux également l'instant qui doit nous rapprocher. Il n'y a rien dans notre union qui puisse flater les idées communes ; ce sont des délices que nos cœurs seuls

xviiij

étoient capables de goûter :
c'est assez pour nous d'en
jouir, sans nous embarrasser
de vaincre l'incrédulité d'une
moitié du monde, & sans en-
treprendre d'inspirer à l'au-
tre par notre exemple un
sentiment dont on nous
croit ordinairement incapa-
bles. Je finis, Mademoiselle,
en vous conjurant d'être auf-
si assurée de ma tendre &
constante amitié que je le
suis de la vôtre.

ERRATA.

PREMIERE PARTIE.

- P** Age 18, ligne 21, paru, lisez parus
pag. 34, lig. 6, mem el espece, lisez même
l'espece
pag. 97, lig. 1, fier, lisez confier.
pag. 136, ligne 7, l'ai veu, lisez j'ai veu.
pag. 144, lig. 11, remercia, lisez remerciai,
pag. 162, lig. 6, quitter croix, lisez quitter
la croix.
pag. 209, lig. 8, que je lui, lisez que je le lui.

SECONDE PARTIE.

- Pag. 36, lig. derniere, présenté, lisez présen-
tée.
pag. 47, lig. 15, j'tois, lisez j'étois.
pag. 63, lig. 11, pont, lisez point.
Idem, lig. 14, mo, lisez moi.
pag. 136, lig. 11 comblen, lisez combien.
pag. 186, lig. 15 je me hastois, lisez je me
hâtai.

TROISIEME PARTIE.

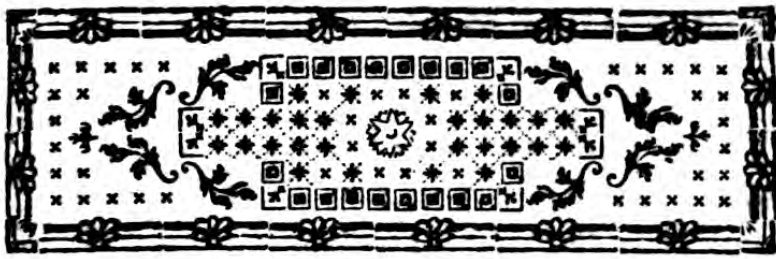
- Pag. 28, lig. 21, vont vous faire, lisez vont
faire.
pag. 32 lig 4, voir, lisez avoir.

pag. 63 , *lig.* 15 , à la lui , *lisez* à le lui.
pag. 65 , *lig.* 13 & 14 , par ma tendresse & ma ;
lisez & par ma.
pag. 69 , *lig.* 21 , es siennes , *lisez* les siennes.
pag. 136 , *lig.* 14 , douceur ne m'unie , *lisez*
de manie

QUATRIEME PARTIE.

Pag. 41 , *lig.* 12 Clavendon , *lisez* Clarrendon.
pag. 104 , *lig.* 14 , que j'en recevois , *lisez* que
je.
pag 175 , *lig.* 21 , ne seroit pas d'une , *lisez*
une.
pag. 188 , *lig.* 20 , aller les , *lisez* aller la.
pag. 246 *lig.* 14 , voulu cacher , *lisez* voulu ne
pas cacher.

PRIVILEGE



MEMOIRES

D E

C E C I L E.

P R E M I E R E P A R T I E.

C En'est point le desir de
faire passer mon histoire
à la postérité qui m'a en-
gagée à l'écrire. Quoique la façon
dont j'ai reçu la vie , celle dont
elle m'a été conservée , & les évé-
nemens qui m'ont conduite au

Tome I.

A

terme qui devoit faire tout mon bonheur, ayent eu quelque chose d'assez extraordinaire, j'avoue que je n'aurois pas été tentée de les mettre au jour, si deux intérêts bien chers, l'honneur de ma mere & l'instruction de ma fille, ne m'y avoient, en quelque façon, contrainte. Des personnes, ou mal informées, ou de mauvaise foi, ont osé publier des calomnies contre la conduite de l'une, & de dangereux séducteurs s'empresseront peut - être bientôt à attaquer la vertu de l'autre: je n'ai eu d'autre but, dans le récit simple & naïf que je vais faire des premières années de ma vie, que de les défendre toutes deux des attaques de l'imposture ou de la séduction. Ainsi je crois n'avoir pas besoin de justifier mon entre-

prise , ni la façon dont je me conduirai pour l'exécuter. J'entrerai dans bien des détails qui paroîtront sans doute puérites aux Lecteurs , mais qu'ils doivent pardonner aux scrupuleuses attentions d'une mere pour une fille encore jeune & sans expérience , & à l'amour tendre & reconnoissant d'une fille pour la mere la plus vertueuse & la plus respectable qui fût jamais. C'est dans ce point de vûe qu'on doit considérer ces Mémoires , & , sans faire une plus longue apologie de la témérité qu'on pourroit me reprocher , j'entre dans la carrière que je me suis prescrite; j'y entre même avec cette confiance que les motifs , qui me font écrire , m'attireront, de la part du Public, une indulgence aussi nécessaire à mon

goût dominant pour tous les ouvrages d'esprit qui pouvoient être à ma portée. Voilà quelle j'étois à l'âge de treize à quatorze ans, lorsque le Commandeur de Beaubourg fut attaqué d'une maladie, qui en peu de jours fut regardée par ses médecins, comme devant être mortelle. Je fus touchée bien vivement de son état, & de la crainte de perdre un si bon maître ; mais jusqu'à quel point ce sentiment ne fut-il pas porté dans mon cœur, lorsque le Commandeur, persuadé qu'il touchoit à sa dernière heure, se résolut enfin de m'apprendre mon sort & tout ce que je devois à sa générosité? Madame Duclos, qui ne le quittoit presque point, vint me dire que M. le Commandeur vouloit me parler : elle

me conduisit jusqu'auprès de son lit; j'étois toute en larmes: le Commandeur lui ordonna de me laisser seule avec lui; & tous les gens s'étant retirés, il me donna sa main que je mouillai de mes pleurs, & me dit avec tendresse:

» Ma chere Cecile, c'est ainsi
» qu'on me nommoit, êtes-vous
» aussi touchée de me perdre,
» que je le suis moi-même de
» vous quitter dans un âge si
» tendre & avec de si heureuses
» dispositions que j'osois me flatter de cultiver plus long tems?

Je ne pus lui répondre que par mes sanglots: il en fut pénétré; & s'étant penché vers moi pour m'embrasser, nos pleurs se confondirent pendant quelques instans sans nous laisser la liberté de proférer un seul mot. Enfin il re-

prit la parole , & me tint ce discours qui n'est jamais sorti de ma mémoire. » Ma chere Cecile, me
» dit - il , il ne m'est plus permis
» de différer à vous donner sur
» votre propre sort de cruelles
» lumieres , qui vont sans doute
» vous toucher d'une façon bien
» sensible : vous vous êtes crue
» jusqu'ici fille de Duclos mon
» valet de chambre ; je ne puis
» vous cacher que vous ne lui
» êtes rien. Je ne vous aurois
» point découvert ce mystere , si
» je pouvois compter qu'après
» moi , Duclos & sa femme con-
» servassent pour vous les mêmes
» sentimens qu'ils ont eus jusqu'à
» ce jour ; mais, ma chere Cecile,
» je connois les hommes, & vous
» les connoîtrez un jour : l'in-
» térêt change souvent les cœurs

DE CECILE. 9

» les plus droits , & j'ai voulu ,
» avant ma mort, vous mettre à
» couvert des dangers d'un ave-
» nir incertain. Prenez cette clé,
» continua t'il de me dire , allez
» prendre dans mon cabinet de
» livres ce petit coffre qui a si
» souvent excité votre curiosité:
» je vais enfin la satisfaire. C'étoit
une espèce de petit coffre très-
orné , qui m'avoit toujours paru
le plus joli meuble du monde ,
comme tout paroît aux enfans :
le Commandeur m'avoit souvent
promis de me le donner , lorsque
je serois plus habile ; j'ignorois
alors qu'il contint le secret de ma
destinée : j'obéis , & dès que je
l'eus posé sur le lit du Comman-
deur , il me donna la clef & m'ap-
prit à l'ouvrir. Alors il en tira lui-
même un papier écrit & signé de

sa main , qu'il m'ordonna de lire tout - haut. Voici ce qu'il contenoit ; je le conserve encore avec soin.

» Je souffigné , certifie à tous
» ceux qu'il appartiendra, que le
» jour d'hier dix Juillet de la pré-
» sente année mil six cent qua-
» tre-vingt six , sur les dix heures
» du soir , retournant de Meu-
» don à Paris , Duclos , mon va-
» let de-chambre , qui précédoit
» ma chaise , est venu m'avertir
» qu'il y avoit un enfant exposé
» au pied d'un mur à l'extrémité
» de Vaugirard. Arrivé sur le
» lieu , j'ai reconnu un enfant
» nouveau né , enveloppé de lan-
» ges assez propres ; après avoir
» fait chercher aux environs sans
» découvrir personne, émû d'une
» tendre compassion , & sollicité

» par Duclos lui-même dont la
 » femme étoit accouchée depuis
 » peu d'un fils qui n'a pas vécu,
 » je me suis déterminé à enlever
 « cet enfant, & j'ai fait vœu d'en
 » prendre soin. Je l'ai pris dans
 » ma chaise; & de retour chez
 » moi, je l'ai donné à nourrir à
 » la femme de mon valet-de
 » chambre; on a tiré cet enfant
 » de ses langes en ma présence,
 » & c'est alors que j'ai découvert
 » son sexe; c'est une fille qu'on
 » m'affure n'avoir au plus que
 » deux jours: on a trouvé, au
 » bras de cet enfant, un brace-
 » let monté en or, qui renferme
 » des cheveux & un chriffre qui
 » paroît composé des lettres L.
 » & C. avec un billet sans signa-
 » ture où sont écrits ces mots:
 » *Cette fille est née le neuf de Juil*

12 MEMOIRES

» *let ; elle a été ondoyée en naissant*
 » *sous le nom de Cecile. J'ai joint*
 » *ce billet au présent acte , & j'ai*
 » *fait ce jourd'hui baptiser cet*
 » *enfant sous condition à l'Eglise*
 » *de St. S.... ma paroisse : je lui*
 » *ai fait donner le nom de Cecile*
 » *conformément au billet ci-*
 » *joint ; & de tout ce que dessus,*
 » *j'ai cru devoir rendre témoi-*
 » *gnage dans le présent certifi-*
 » *cat , pour servir & valoir ce*
 » *que de raison. Fait à Paris ,*
 » *ce onze Juillet mil six cent qua-*
 » *tre-vingt six. Le Commandeur*
 » *de Beaubourg*

Après la lecture de ce papier ,
 que je fis , comme on peut le
 penser , d'une voix tremblante
 & entre-coupée, je restai dans un
 profond silence & pleine de con-
 fusion. Le Commandeur ne me

donna pas le tems de réfléchir sur une nouvelle si imprévue ; il continua de la forte , en m'embrassant encore : » Vous êtes » étonnée, vous êtes allarmée de » votre sort, ma chere Cecile; re- » prenez vos sens , & m'écoutez. » Je n'ai rien épargné , depuis le » moment que je vous eus trou- » vée , pour découvrir ceux à » qui vous devez la naissance , » en évitant cependant toutes les » démarches d'éclat qui auroient » pû leur faire tort : tous mes » soins ont été vains ; mais dans » le dessein que je formai dès- » lors de vous élever , & de vous » faire une petite fortune , je » me consolai de l'inutilité de » mes recherches par l'espérance » que j'avois conçue de vous lais- » ser de quoi vivre d'une façon

» douce & tranquille. La mort,
» que j'envisage prochaine , ne
» me laisse pas le tems de faire
» pour cela tout ce que j'aurois
» souhaité , & voici tout ce que
» j'ai pu ménager pour vous sur
» mes revenus : c'est un contrat
» de 1500 livres de rente sur la
» Ville , dit-il en me montrant ce
» contrat qu'il tira de la casset-
» te. Voici , continua-t'il , le bra-
» celet & le billet qui furent trou-
» vés sur vous ; fasse le Ciel qu'ils
» servent un jour à vous faire re-
» connoître de ceux qui vous ont
» donné le jour : je ne puis croire
» que votre origine soit com-
» mune. J'ai trouvé dans vous ,
» en vous voyant croître , & des
» graces & une noblesse de fen-
» timens qu'on remarque rare-
» ment dans une naissance obscu-

» re : la nature vous a encore pro-
» digué des appas qui peuvent
» être un jour pour vous un avan-
» tage ; mais cet avantage , ma
» chere Cecile , est un présent
» bien dangereux. J'espere que
» les principes d'honneur & de
» vertu dans lesquels je vous ai
» élevée, vous soutiendront dans
» cet âge où vous allez incessam-
» ment entrer , âge où vos périls
» croîtront avec vos charmes ;
» c'est pour vous mettre à l'abri
» de ce danger, que j'ai résolu de
» vous séparer de moi, avant que
» la mort m'en sépare. Vous con-
» noissez la Comtesse de Bau-
» bourg ma nièce ; c'est entre ses
» mains que je vais vous remet-
» tre : elle vous a toujours aimée ;
» mais son mari est trop jeune
» pour qu'elle puisse vous garder

» près d'elle , & je l'ai chargée de
» vous trouver un couvent , où
» vous puissiez ne rien perdre des
» avantages de l'éducation que
» je vous ai donnée : je l'attens ,
» & il faut, ma chere Cecile, vous
» disposer à la suivre. Cet ordre
» t'attendrit & t'afflige, ma chere
» enfant , me dit-il , en s'apper-
» cevant que j'étois inondée par
» mes larmes ; je ne suis pas moins
» touché que toi , continua-t'il ,
» & je n'ai pas la force d'en dire
» davantage : console toi , ma
» chere Cecile , le ciel me rendra
» peut-être à tes vœux , & notre
» séparation en ce cas ne sera pas
» longue. « Je ne pus rien répon-
» dre ; j'étois anéantie : je ne sen-
» tois , je ne pensois rien : le Com-
» mandeur lui-même demeura
» quelque tems dans un état d'in-

sensibilité qui m'effraya ; je fis un cri qui le rappella à lui-même, il m'embrassa avec tendresse : » il faut nous séparer , me dit-il » en sonnant ses gens. » Duclos & sa femme rentrèrent ; il ordonna à celle-ci de me reconduire à ma chambre , & la chargea de tout disposer pour en faire porter tous les meubles avec mes hardes , dans le couvent où je devois être mise en pension.

J'aurois peine à rendre compte de l'état où je me trouvais alors. J'étois pénétrée de douleur, sans en connoître le véritable objet ; les malheurs de ma naissance , la perte du Commandeur que je regardois comme mon pere , une foible reconnaissance de ses bienfaits , un sentiment plus fort qui m'excitoit

à croire qu'il m'avoit trompée par un récit & une fable faite à plaisir, pour me cacher ce que j'avois le malheur de lui être; toutes ces idées ne faisoient que glisser sur mon ame, & n'y laissoient aucune impression.

On me conduisit à ma chambre, j'y restai immobile sans faire la moindre attention à ce qui s'y passoit; on exécutoit les ordres du Commandeur avec toute la diligence possible, & tous mes petits meubles étoient déjà prêts à être voiturés, lorsqu'on vint m'avertir de rentrer chez le Commandeur. Madame la Comtesse de Beaubourg y étoit depuis assez long-temps enfermée seule avec lui. Dès que je parus, elle ne put s'empêcher de se récrier : « O Ciel, dans quel état

» est cette pauvre enfant ? Ah !
» mon cher oncle , continua-
» t-elle , en s'adressant au Com-
» mandeur , » sa sensibilité m'in-
» téresse autant pour elle , que
» vos ordres mêmes qui me se-
» ront à jamais respectables :
» oui , me dit-elle , en me pre-
» nant dans ses bras , oui , ma
» chere Cecile , je vous adopte ;
» vous serez désormais ma fille ,
» & j'aurai toujours pour vous
» & les soins & la tendresse d'une
» bonne mere. » Je ne pus ré-
pondre que par des sanglots
à des assurances si tendres : le
Commandeur & la Comtesse
furent également attendris du
spectacle touchant de ma dou-
leur ; mais enfin , le Comman-
deur ayant rappelé toute son
ame : » Ma nièce , dit-il , en s'a-

» dressant à la Comtesse, il est
» tems que je m'occupe de la
» seule affaire qui doit m'inté-
» resser dans l'état où je suis ;
» allez , emmenez ma chere Ce-
» cile : je vous la recommande
» encore , gardez-la quelques
» jours chez vous. Et vous , mon
» enfant , poursuivit-il , en s'a-
» dressant à moi , regardez désor-
» mais ma chere nièce comme
» votre maîtresse : elle fera votre
» amie , elle me l'a promis ; sui-
» vez tous ses conseils avec au-
» tant d'exactitude que vous
» avez jusqu'ici suivi les miens ;
» venez , ma chere Cecile , rece-
» vez & mes derniers embrasse-
» mens , & mes derniers adieux. »
J'étois dans les bras du Com-
mandeur , lorsque j'entendis des
mots si touchans ; j'y perdis con-

noissance, & je l'avois à peine reprise, lorsque j'arrivai chez la Comtesse. Un torrent de larmes fut le premier signe de vie que je donnai. » Quoi ! mon cher » maître, je ne vous reverrai » plus ? » Hélas ! j'ai tout perdu, furent les seules paroles que je pus prononcer dans ma douleur : je les répétais souvent ; la Comtesse, toute pénétrée qu'elle étoit elle-même, s'efforçoit envain de me consoler par l'espérance du rétablissement d'un oncle qu'elle aimoit tendrement. » Hélas ! » répétois-je sans cesse, Madame » je ne le verrai plus, que vais-je devenir ? » La Comtesse prit sans doute ces mots pour un mouvement d'inquiétude sur mon sort ; elle en prit occasion de me dire que je n'avois rien à

craindre pour l'avenir : elle me montra la cassette que le Commandeur lui avoit remise , & me dit qu'elle contenoit une petite fortune , qui me mettroit à l'abri des nécessités de la vie ; qu'elle tâcheroit de l'augmenter encore. » Eh ! Madame , m'écriai-je , donnons tout cela à quelqu'un , qui puisse nous rendre M. le Commandeur. » Cette exclamation attendrit encore la Comtesse pour moi. » Ah ! ma fille , dit-elle , que j'aime à vous voir un si bon cœur. » Elle me considéra alors avec attention , & reprit sur le champ la parole : » oui , ma fille , continuat-elle , oui , vous ferez un jour heureuse , j'ose vous le prédire. Prenez cette clef , ajoutat-elle , c'est celle de la cassette

» que mon oncle m'a remise ;
» c'est votre bien : je vous la re-
» mets. » J'y résistai d'abord,
elle me força d'obéir , & me
conduisit dans une chambre où
elle fit venir une de ses femmes,
à qui elle me confia , & me dit,
en sortant peu après : » je re-
» tourne chez mon oncle , &
» j'espère à mon retour vous en
» dire de meilleures nouvelles ;
» foyez tranquille , ma chere
» Cecile , & faites-vous donner
» ici tout ce que vous voudrez :
» je prétens que vous y foyez
» servie , comme si vous étiez
» ma fille. » Je restai plongée
dans ma douleur auprès de cet-
te fille ; j'ignorois alors tous les
secrets de la famille du Com-
mandeur ; je sçavois seulement
qu'il n'étoit pas content du Com-

te' son neveu , & j'avois été quelquefois témoin de racommodemens faits par le Commandeur entre son neveu & sa nièce. La fille qu'on avoit laissée près de moi , s'empressa de m'instruire de mille particularités qui regardoient son Maître & sa Maîtresse ; j'étois trop occupée de mon inquiétude , pour y prêter beaucoup d'attention ; je compris seulement en général d'un torrent de paroles qu'il me fallut essuyer , que la Comtesse , dont cette fille faisoit les plus grands éloges , avoit fort à se plaindre de son mari. Comme je rapportois toutes mes idées au Commandeur , dont la santé , dont la vie seules pouvoient m'intéresser , en entendant parler du Comte , je fus frappée de ne l'avoir

voir point vû chez son oncle, depuis qu'il étoit malade: je ne pus cacher ma surprise à celle qui m'entretenoit; je me laissai même aller à des reproches sur la dureté de son cœur; ce qui me rendit insensiblement plus attentive aux discours d'une personne qui n'avoit pas besoin de ce prétexte pour les continuer. C'étoit le Commandeur qui avoit été l'objet de ma réflexion; j'imaginai que tout ce qu'on m'alloit apprendre, devoit se rapporter à lui; & j'écoutai plus tranquillement ce qu'on brûloit de me dire. J'appris donc que le Marquis de Beaubourg, frere du Commandeur, & pere du Comte, étoit tombé malade, depuis près d'un mois, dans une de ses Terres en

Anjou ; que le Comte étoit parti pour s'y rendre avant la maladie du Commandeur son oncle ; que Madame la Comtesse avoit écrit à son mari depuis quelques jours l'extrémité du Commandeur ; mais qu'on doutoit que le Comte pût quitter son pere , d'autant plus que le Marquis étoit veuf d'une seconde femme , dont il avoit un fils âgé d'environ dix-sept ans ; qu'il étoit toujours resté en Anjou auprès de lui ; & qu'au cas que le Marquis vînt à mourir , le Comte avoit des mesures à prendre pour ses intérêts ; je fus encore instruite par une infinité d'autres détails , que peut-être alors la curiosité me portoit à entendre , que le Marquis de Beaubourg étant resté veuf de fort bonne

heure, & n'ayant eu, pour tout fruit de son premier Hymen, que le Comte, s'étoit remarié, il y avoit environ dix-huit ans, contre le gré de sa famille, à une fille de condition à la vérité, mais sans fortune; que cette seconde femme du Marquis étoit morte en Anjou, en mettant au monde le Chevalier de Beaubourg; que celui-ci, dont la fortune ne devoit pas être considérable, avoit été fait Chevalier de Malthe au berceau; que le Marquis son pere n'avoit point quitté l'Anjou depuis son second mariage; & qu'il y étoit resté uniquement appliqué à l'éducation du Chevalier son fils, qu'il avoit fait élever sous ses yeux au Collège de la Flèche: on m'apprit encore une circonstan-

ce de la bonté du cœur du Commandeur , qui ne pouvoit manquer de m'intéresser : on me dit que malgré le mécontentement qu'il avoit eu du second mariage du Marquis son frere , c'étoit lui qui avoit fait recevoir son neveu dans l'Ordre de Malthe , & qu'il lui avoit même assuré une pension sur ses Commanderies. De ce moment , je regardai le Chevalier de Beaubourg , comme le neveu chéri de mon cher Maître ; & , quoique je ne le connusse point encore , ce titre m'intéressa pour lui.

J'étois instruite de toutes ces choses , & j'en avois entendu beaucoup d'autres moins intéressantes pour moi , lorsque la Comtesse rentra ; je m'empressai de courir au-devant d'elle au

bruit de son carosse, & j'arrivai comme elle en descendoit; je crus remarquer sur son visage, une sérénité qu'elle n'avoit pas en partant. » Ah ! Madame, » m'écriai-je, M. le Comman- » deur se porte mieux ! Oui, ma » chere Cecile, me dit-elle, le » redoublement n'est point arri- » vé ce soir, comme on le crai- » gnoit; & les Médecins espé- » rent. » Je ne puis exprimer quelle fut ma joie, je ne la marquai à la Comtesse, qu'en me jettant dans ses bras; elle approuva mon transport : nous montâmes ensemble dans son appartement; & ayant demandé un morceau à manger dans sa chambre, elle me fit l'honneur de me faire manger avec elle. Nous ne parlâmes que de

son cher oncle ; elle me dit qu'il avoit reçu les derniers Sacremens de l'Eglise avec une édification exemplaire : cette idée , toute consolante qu'elle eût été pour toute autre que moi , me rendit toute ma tristesse. La Comtesse fit tous ses efforts pour m'en distraire , par l'espérance du retour de la santé du Commandeur ; mais , si je lui laissai croire qu'elle avoit réussi , je n'en emportai pas moins , en la quittant pour aller me mettre au lit , une image douloureuse de ce qu'une aussi triste cérémonie étoit capable de présenter à l'esprit d'une personne de mon âge ; je ne m'occupai toute la nuit , que de l'image du Commandeur dans ces instans si cruels à la nature ; je la passai

presque toute entière dans les larmes : mais à quoi bon retracer ici toutes ces particularités, qu'on pourra n'attribuer qu'à la foiblesse de mon âge & de mon sexe ? Il me suffit de dire que je passai quatre jours chez la Comtesse entre la crainte & l'espérance ; on ne voulut point me conduire chez le Commandeur, je scus depuis qu'il l'avoit défendu : enfin le cinquième jour depuis que je l'avois quitté, la Comtesse, qui alloit tous les matins chez lui, & qui y restoit ordinairement tout le jour, entra sur les onze heures avant midi, mais pénétrée d'une si vive douleur, qu'elle n'eut pas besoin de m'apprendre ses malheurs, pour m'informer du mien : Que devinmes-nous ?

Hélas ! que fîmes-nous ? Nous pleurâmes amèrement ; ma douleur sembloit aigrir la sienne , j'eus la force de le sentir. » J'ai » tout perdu , lui dis-je , Mada- » me ; au nom de Dieu , & de » l'amitié dont vous m'honorez , » faites moi conduire au Cou- » vent que M. le Commandeur » m'a destiné , je n'en sortirai de » ma vie. « La Comtesse me re- garda , s'attendrit encore , elle m'embrassa cent fois ; enfin elle consentit à mon départ : le même carosse qui l'avoit ramenée , me conduisit aux Feuillantines , où je trouvai tout disposé pour me recevoir. La fille , qui avoit été mise près de moi , & qui avoit eu ordre de m'accompagner , prit soin de tout ce qui m'étoit nécessaire. J'entrai dans

le couvent, on m'y reçut avec bonté; on chercha vainement à me consoler par tous les motifs que la Religion inspire: tout m'importunoit; & ma douleur étoit telle, qu'il n'y avoit que la Comtesse & le temps qui dussent être enfin capables d'en triompher: mais, quelque vif que fût chez moi le ressentiment de la perte que je venois de faire, je suis obligée d'avouer que mon état y entroit pour quelque chose: je n'avois eu jusqu'alors aucune idée de la honte de ma naissance; je touchois à peine à ma quatorzième année; mais de la façon dont j'avois été élevée, on peut aisément s'imaginer que mon ame étoit sortie de bonne heure de l'enfance, & que j'étois déjà trop accoutumée à

penfer, pour refter fans fentiment fur la chofe du monde qui devoit m'intéreffer le plus. Je fuis obligée d'avouer ici que le discours du Commandeur, que même l'efpèce d'acte, qu'il m'avoit fait lire en fa préfence, n'avoient point fait fur moi l'effet qu'il s'en étoit propofé : je l'accufois en fecret d'avoir voulu tromper mes conjectures par cet artifice préparé de loin ; je ne les trouvois que trop bien autorifées, par fa tendrefle pour moi, par l'éducation qu'il m'avoit donnée, & même par le foin qu'il prenoit en mourant, de me remettre entre les mains de fa famille. En un mot, j'étois perfuadée que le Commandeur lui-même étoit mon pere ; & rien n'avoit été capable d'é-

carter cette idée de mon imagination. » Quoi ! me disois-je ,
» seroit-il possible qu'on pût
» prendre un intérêt aussi tendre
» pour une fille inconnue , ex-
» posée , abandonnée dès le mo-
» ment de sa naissance de ceux
» qui l'ont fait naître ? Quoi !
» se peut-il qu'il y ait quelqu'un
» au monde qui soit assez bar-
» bare pour exposer au hazard
» d'une mort presque certaine ,
» un enfant , à qui l'on vient de
» donner le jour ? Non , le Com-
» mandeur a craint de s'avouer
» mon pere ; il ne pouvoit me
» procurer ni l'éclat , ni la for-
» tune que cette naissance eût
» dû me promettre , si elle eût
» été légitime ; il a voulu que je
» fusse sensible à ses bienfaits ,
» & que je ne pusse jamais lui

» reprocher de m'avoir donné
» la vie. » J'étois seule & plon-
gée dans ces réflexions, lorsque
je jettai les yeux sur la fatale
cassette que j'avois reçue du
Commandeur; je l'ouvris à des-
sein de relire ce qu'il avoit écrit
de ma triste aventure; ce fut le
premier papier qui me tomba
sous la main, je m'en occupai
sans me convaincre; j'examinai
le bracelet, je le baisai tendre-
ment, le croyant un don de
celui que je regardois comme
mon pere, & qui devoit me
rappeller sans cesse son souvenir:
je n'osai cependant l'attacher à
mon bras, parce qu'il ne l'y
avoit pas attaché lui-même; je
relus le papier qui avoit été,
disoit-on, trouvé sur moi: il
étoit d'une écriture différente

& qui m'étoit tout-à-fait étrangere ; j'en fis peu de cas : je ne traitai pas mieux le contrat de rente , quoiqu'il dût me rassurer contre la misère de mon état ; mais ce fut avec une agitation , un faiffissement que j'aurois peine à décrire , que je découvris sous ce contrat un paquet , sur lequel je reconnus l'écriture du Commandeur. Je le pris & le tins quelque temps entre mes mains tremblantes , sans pouvoir lire le dessus , & sans avoir la force de l'ouvrir : enfin m'étant un peu remise de ce premier trouble , je portai les yeux sur des caractères qui m'étoient si chers , & je lûs cette inscription : » Ma » chere Cecile trouvera sous cet- » te enveloppe , & mes dernie- » res volontés , & des avis que

» je la prie de lire souvent, & de
» garder toujours. »

Il n'est pas besoin que je le dise; on soupçonne aisément que je baifai cent fois, que je mouillai de mes larmes cette nouvelle marque de la tendre amitié du Commandeur. » Oui, » dis-je, en ouvrant le paquet, » oui mon pere, j'exécuterai vos » volontés, & je suivrai vos avis; » oui, je ne cesserai jamais d'y » être fidelle; je les garderai, » je les lirai sans cesse, & le tom- » beau même ne m'en séparera » pas. » On me pardonnera, si je copie ici en entier ce gage de la sincère amitié du Commandeur, qu'il avoit, sans doute, écrit dans les premiers jours de sa maladie: c'est faire honneur à son cœur & à sa mémoire,

qui ne cessera jamais de m'être précieuse ; & , quoique je ne puisse rendre cette pièce publique , sans faire tacitement l'aveu de quelques-uns de mes défauts , j'espère que ma franchise & ma sincérité me rendront dans l'opinion & dans l'estime du monde , ce qu'un pareil aveu pourroit m'y faire perdre : voici cet écrit , tel que je le conserve.

» C'est ici , ma chere Cecile ,
» le seul testament que mon état
» me permette de faire en votre
» faveur ; vous serez assez riche ,
» si vous en recueillez tout le
» fruit ; votre heureux naturel ,
» votre amitié pour moi , la bon-
» té de votre cœur me le font
» espérer , & c'est la plus douce
» espérance que je puisse empor-
» ter en mourant.

» L'incertitude de votre nais-
» sance , dont vous trouverez ici
» les tristes preuves , & dont je
» ne vous ai jamais parlé , dans
» la crainte d'affliger votre cœur,
» est une espèce de honte , que
» vous ne pouvez réparer que
» par de solides vertus & un mé-
» rite qui vous distingue.

» Vous trouverez ces heureu-
» ses ressources dans les deux
» principes , sur lesquels j'ai for-
» mé votre éducation ; l'hon-
» neur & la justice sont ces prin-
» cipes , & la source de toutes
» les vertus , qui nous sont né-
» cessaires par rapport à nous-
» mêmes , comme par rapport
» à la société dans laquelle nous
» vivons , & pour laquelle nous
» devons vivre.

» J'évite de m'étendre sur cet

» article dont je vous ai si sou-
» vent entretenu ; je sçais ce que
» vous pensez, ma chere Cecile,
» & je ne dois pas craindre que
» ces principes sortent jamais de
» votre mémoire & de votre
» cœur.

» Je ne vous parlerai point
» non plus ici des sentimens de
» Religion & de piété, dont j'ai
» pris soin qu'on remplît votre
» ame: c'est l'affaire du sage Di-
» recteur à qui j'ai confié votre
» enfance ; je vous recomman-
» derai seulement d'avoir tou-
» jours une entière confiance en
» lui.

» A l'égard de la petite fortu-
» ne que j'ai pû vous faire sur
» mes épargnes, ayant depuis
» long-temps remis la propriété
» de mes biens au Marquis de

» Beaubourg mon frere , sous
» la réserve de pensions qui vont
» s'éteindre avec moi ; vous pou-
» vez vous servir de Duclos,
» dont j'ai toujours éprouvé la
» fidélité & l'entendement dans
» mes propres affaires : il vous
» servira sans intérêt, sçachant
» mes intentions , jusqu'à ce que
» vous soyez en état de gouver-
» ner vous-même votre bien.

» Il est temps, ma chere Ce-
» cile , que je vous parle de quel-
» ques défauts que vous devez
» sur-tout éviter , & sur lesquels
» j'ai cru devoir vous prévenir ;
» tout légers qu'ils sont en ap-
»arence, ils pourroient un jour
» ternir, corrompre même les
» vertus que j'ai tâché de vous
» inspirer.

» Vous avez naturellement de

» la fierté & de la hauteur : vous
 » pouvez en tirer parti pour vous
 » former une noblesse de senti-
 » ment, qui convient à tout le
 » monde, & surtout à celles de
 » votre sexe ; mais il est dange-
 » reux que ces qualités ne se dé-
 » cident du côté d'une sottise va-
 » nité, ou d'un insupportable or-
 » gueil, vices condamnables, dé-
 » testés même dans les personnes
 » du premier rang : vous devez
 » sentir de combien de ridicules
 » ils seroient la source, dans la
 » triste condition où le sort vous
 » a mise.

Je vous ai reconnu, ma chere
 » Cecile, un penchant funeste
 » à l'humeur ; les contradictions
 » les plus légères vous impatien-
 » tent, vous révoltent ; j'en ai
 » souvent gémi, vous le sçavez :

44 M E M O I R E S

» ce que je n'ai pû gagner sur
» votre caractère par la douceur
» de mes remontrances, tâchez
» de le devoir à vos propres ré-
» flexions; songez, ma chere
» Cecile, que la vie n'est autre
» chose qu'une vicissitude con-
» tinuelle d'événemens dont peu
» dépendent de nous. Parmi
» ceux mêmes qui en dépendent,
» il est rare & presque impossible
» que les plaisirs n'y soient pas
» compensés par des peines : la
» complaisance des hommes à
» notre égard est presque tou-
» jours intéressée; c'est contre
» elle que nous devrions être le
» plus en garde; la contradic-
» tion leur est naturelle; nous
» ne sçaurions trop nous accou-
» tumer à la voir avec indiffé-
» rence. Si vous faites attention

» aux petits accès de votre hu-
» meur, vous sentirez qu'elle
» prend toujours sa source dans
» quelque contradiction, dans
» quelque opposition que vous
» rencontrez à vos volontés; si
» vous remettiez alors votre im-
» patience jusqu'au moment où
» vous eussiez pû examiner, de
» sang froid, la différente va-
» leur de votre volonté & de
» celle qui lui paroît opposée,
» vous dompteriez aisément cet-
» te fougue que le seul amour
» propre enfante, moins rai-
» sonnable que l'emportement
» d'un voyageur contre le vent,
» la pluie, la grêle & les ora-
» ges: songez, ma chere Ce-
» cile, que les contradictions,
» les oppositions sont le vent &
» les orages de la Société.

» Vous êtes belle, Cecile, &
» vos charmes ne peuvent man-
» quer de faire du bruit, dès
» qu'ils seront connus : c'est de
» tous les dons de la nature,
» le plus cher aux personnes de
» votre sexe, c'est souvent le
» plus dangereux. Vous m'avez
» oui dire souvent qu'il falloit
» aimer à plaire, & je ne prétens
» pas m'en dédire ici : mais ce
» désir de plaire, qui est une
» vertu pour tout le monde, est
» un vice bas & deshonorant,
» quand il n'a pour objet, que
» d'enchaîner indifféremment
» & sans choix, tous les cœurs ;
» c'est un art méprisable, dont
» la pratique n'est faite que pour
» les ames sans sentiment ; &
» vous n'aurez de part à cette
» réflexion que je fais, qu'autant

» que vous en pourriez avoir
 » besoin pour vous maintenir
 » dans l'innocence des senti-
 » mens que je vous connois.

» Il est un danger que je crains
 » plus encore pour vous. Evitez
 » ma chere Cecile , d'engager
 » trop légèrement votre cœur :
 » vous êtes née sensible , & je
 » connois assez la fierté de vos
 » sentimens , pour vous croire
 » incapable d'une inclination
 » basse & indigne de vous ; mais
 » le malheur de votre naissance
 » ne vous permet pas d'aspirer
 » à cette union légitime , qui
 » seule pourroit justifier une pas-
 » sion dont votre vanité seroit
 » contente. L'inégalité de con-
 » dition , ma chere Cecile , est
 » un furieux écueil pour la ver-
 » tu dans le violent orage des

» passions ; & elle est presque
» toujours funeste au bonheur
» & à la tranquillité de la vie
» dans le mariage. On le regarde
» envain comme un port assuré
» contre les naufrages que doit
» redouter l'innocence , quand
» il n'est pas assorti par l'égalité
» de la naissance , & même de
» la fortune , comme il doit l'être
» par celle des caractères & des
» humeurs.

» C'est maintenant à votre es-
» prit que je parle , ma chere
» Cecile , vous avez pris avec
» moi tant de goût pour le sça-
» voir qui vous convient , que
» je ne doute point que vous ne
» continuiez à cultiver le peu de
» lumieres que j'ai été en état de
» vous communiquer : par là
» vous aurez un avantage con-
» sidérable

» fidérable sur les personnes de
 » votre sexe ; mais aussi vous au-
 » rez de plus dangereux écueils
 » à combattre & à éviter.

» C'est ici une partie essentielle
 » de l'éducation que je m'étois
 » proposé de vous donner ;
 » mais il ne m'a pas été possible
 » de vous en entretenir, & bien-
 » tôt il ne me sera plus permis
 » de le faire : j'ai souhaité que
 » votre esprit fût cultivé, il mé-
 » ritoit de l'être ; j'ai tâché de
 » l'orner de bonne heure de tou-
 » tes les connoissances qu'il étoit
 » capable de recevoir : j'y ai
 » réussi au - delà de mon atten-
 » te, & je redoute plus aujour-
 » d'hui pour vous la soif d'ac-
 » quérir dans ce genre, que le
 » dégoût & l'oubli de ce que
 » vous possédez déjà. C'est assez

» pour une femme, ma chere
» Cecile, de n'être point étran-
» gere, je ne dis pas avec les
» Savans, mais avec les gens d'es-
» prit qui ont des Lettres: il doit
» lui suffire d'entendre leur lan-
» gue, & de pouvoir converser
» avec eux; heureuse même si,
» sans sortir de cette sphère, on
» ne lui donne pas le titre de sça-
» vante.

« Par malheur, il est rare que les
» femmes s'élevent au-dessus de
» la foiblesse de leur sexe par l'é-
» tendue de leurs connoissances.
» Si quelqu'une plus courageuse
» se distingue, il n'est que trop
» ordinaire aux autres femmes
» de lui en faire un ridicule, &
» d'éviter le commerce de celles
» qui passent pour sçavantes
» avec presqu'autant de précau-

„ tion que celui des femmes ga-
„ lantes. C'est une injustice; mais
„ elle est reçue.

„ Vous éviterez ce ridicule, ma
„ chere Cecile, dans le monde
„ où peut-être vous êtes desti-
„ née à vivre un jour, si paroif-
„ fant moins occupée de votre
„ savoir, que des ouvrages con-
„ venables à votre sexe, vous ne
„ négligez rien des petits soins
„ où l'état de femme vous enga-
„ ge; je n'en excepte pas même
„ la parure, il suffit que vous en
„ évitiez l'excès & les recher-
„ ches. Gardez-vous aussi de dé-
„ cider trop souvent & trop af-
„ firmativement sur les choses
„ de l'esprit, si ce n'est devant
„ un choix de personnes qui
„ vous soyent bien connues pour
„ être intéressées à ne vous point

72 MEMOIRES

„ donner de travers dans le
„ monde, & que ce soit plutôt
„ comme si vous les consultiez
„ sur vos propres sentimens, que
„ pour paroître vouloir réfor-
„ mer les leurs.

„ Ne vous bornez pas surtout
„ à n'admettre dans votre so-
„ ciété, & à ne regarder de bon
„ œil que les gens de Lettres, &
„ les véritablement beaux-es-
„ prits; que votre accueil en pu-
„ blic soit égal pour tout le mon-
„ de; les fots, cette peste de la
„ société, n'y sont pas même inu-
„ tiles. On tire des animaux les
„ plus venimeux des huiles salu-
„ taires, & souvent propres à
„ guérir les playes qu'ils ont pû
„ nous faire.

„ Voilà, ma chere Cecile, les
„ avis que j'ai cru de voir vous

DE CECILE. 33

» donner dans ces tristes mo-
» mens qui m'annoncent une sé-
» paration prochaine : ayez ,
» pour la Comtesse ma nièce
» toutes sortes d'égards ; faites
» en sorte de mériter par vous-
» même l'amitié qu'elle aura
» pour vous , à ma considéra-
» tion : dans quelque état que
» vous puissiez être un jour , con-
» servez pour Mademoiselle
» Duclos les sentimens que vous
» devez à une femme qui vous
» a nourrie & élevée avec autant
» de douceur que de soin ; por-
» tez sans cesse à votre bras le
» bracelet que vous trouverez
» dans cette Cassete , & conser-
» vez précieusement le billet qui
» fut trouvé sur vous ; le hazard
» peut vous les rendre utiles &
» même nécessaires pour retrou-

» ver un jour vos parens & vous
» en faire reconnoître. Vous
» trouverez dans un tiroir de
» votre cassette quelques au-
» tres petits bijoux que je vous
» donne, ma chère Cecile, & que
» je vous prie de garder toujours
» pour l'amour de moi: j'ai mis
» dans l'autre tiroir une petite
» somme, que je souhaite que
» vous employez à vous perfec-
» tionner dans les talens que vous
» avez déjà acquis. Parmi les
» dons que je vous fais, il en est
» un que je désire & que je crois
» devoir vous être plus cher que
» les autres; c'est le plus propre
» à vous rappeler souvent la
» mémoire d'un homme qui
» vous a aimé jusqu'au tom-
» beau; de tendres larmes, que
» je ne puis refuser à l'incerti-

» rude de votre sort, ne me per-
 » mettent pas de vous en dire
 » davantage : adieu, ma chere
 » Cecile. «

Mes pleurs ne cessèrent point d'arroser ce précieux gage de l'amitié du Commandeur : elles en interrompirent souvent la lecture ; mais ce fut surtout à la fin que je sentis redoubler mon attendrissement : je sentoïis toutes mes idées dérangées par l'ordre qu'on me donnoit de porter & de garder soigneusement des marques qui pouvoient un jour me faire reconnoître. » Il n'est
 » donc pas mon pere , m'écriai-
 » je avec douleur ! eh ! qui suis-
 » je donc , grand Dieu ? » Puis tout - à - coup passant à l'idée de ce présent qui devoit souvent me rappeler sa mémoire ,

je ne pus me refuser à un mouvement de curiosité ; je cherchai avec précipitation , & je découvris enfin ces deux tiroirs qui devoient se trouver dans mon petit coffre. Le premier que j'ouvris m'offrit quelques rouleaux de louis ; ce n'étoit pas ce que je cherchois : je tirai promptement le second ; j'y trouvai une montre d'or , une tabatière , un étui de même métal , une bague de diamant dont le brillant étoit parfait , & enfin une petite boîte qui m'offrit en l'ouvrant le portrait du Commandeur. Ah ! dis - je en le voyant , oui , mon pere (car malgré toutes ses précautions que je soupçonnois toujours affectées pour me dérober cette fatale connoissance , ma tendresse pour le

Commandeur, & la sienne pour moi, m'empêchoient de me détacher d'une idée si chère :) » oui, » dis-je, mon pere, vous avez » bien pénétré mes véritables » sentimens; oui, c'est-là sans » doute celui de vos présens » le plus cher à mon cœur : » Hélas! J'y porte cette même » image si profondément gravée, qu'elle ne s'effacera jamais. «

Je passai deux jours entiers uniquement occupée de ce cher portrait, & de ma douleur, sans voir personne de ceux avec qui elle eût pû s'épancher; les visites, les attentions de quelques Religieuses ne faisoient que m'importuner, je me croiois abandonnée de tout le monde, & je pensois que je n'aurois plus

d'autre compagnie sur la terre que mes larmes & l'incertitude de mon état: car je dois avouer que, pendant deux jours d'une situation si violente, mes réflexions m'avoient insensiblement conduite à douter que le Commandeur eût eu, je ne dis pas la cruauté, mais la force de me tromper sur ma naissance. Tel étoit l'état de mon ame le troisième jour de ma retraite, lorsqu'on vint m'avertir que Duclos demandoit à me voir de la part de la Comtesse de Beaubourg: sa vue renouvela bientôt dans mon cœur tous les sentimens douloureux dont il étoit pénétré. » Mon chere pere, lui dis-je en le voyant (car c'étoit ainsi que je l'avois toujours traité pendant que j'avois vécu chez le Com-

mandeur) » vous ne m'avez
 » donc pas abandonnée? Je n'eus
 pas la force de dire rien de plus.
 » Ha ! Mademoiselle , me répon-
 » dit Duclos en soupirant , ce
 » nom & cet honneur ne me
 » conviennent plus ; vous avez
 » dû trouver , dans les papiers
 » que mon cher maître vous a
 » remis , des éclaircissemens sur
 » votre naissance , qui vous en
 » ont appris la vérité. Hélas !
 » lui dis-je , quels éclaircisse-
 » mens ! ou plutôt quelle obf-
 » curité affreuse ! je n'ai donc
 » plus personne au monde que je
 » puisse appeller mon pere ? ah !
 » mon chere pere , foyez-le tou-
 » jours : ayez pitié d'une fille in-
 » fortunée qui ne connoît que
 » vous sur la terre ; souffrez ,
 » mon cher pere , que je vous re-

» mette à l'instant tous les dons
» que Monsieur le Commandeur
» m'a faits ; ils vous appartiennent : vous en disposerez , vous
» ne m'abandonnerez point ,
» vous aurez pitié de moi. « Duclos fut pénétré de mon discours ; il s'attendrit , il me consola de son mieux par les assurances les plus généreuses ; & , dès qu'il s'apperçut qu'il avoit un peu calmé mes inquiétudes , il m'apprit qu'il venoit de la part de la Comtesse s'informer de ma santé ; qu'il y feroit déjà venu de lui-même , sans les embarras que notre commune perte lui avoit causés.
» Enfin, Mademoiselle, continua-t'il la larme à l'œil, je vais vous attrister encore , en vous apprenant que M. le Commandeur s'est occupé de vous

DE CECILE. 61

» jusques à son dernier instant ;
» il a prévu toute la douleur que
» vous ressentez de sa perte ; &
» j'ose vous assurer que vous
» étiez l'unique objet de la
» sienne : mais , Mademoiselle ,
» ce discours vous touche trop ,
» me dit - il , en s'appercevant
» que j'étois effectivement acca-
» blée par la violence de mes
» soupirs. Il est tems que je vous
» fasse part des derniers ordres
» que j'ai reçus de Monsieur le
» Commandeur à votre sujet :
» il m'a commandé d'avertir vos
» Maîtres ; son intention a été
» que vous continuiez avec eux
» vos exercices , il m'a chargé
» de vous l'ordonner de sa part ;
» vous aurez aujourd'hui votre
» Clavecin & vos Livres : il m'en
» a fait tirer plusieurs autres de

» son cabinet, qu'il vous a des-
» tinés, & qu'il a fait mettre en
» sûreté avant de mourir: tout
» vous fera remis ce soir, & je
» crois que le jour ne se passera
» pas sans que Madame la Com-
» tesse vienne elle même vous
» voir. « J'étois immobile, &
dans un si cruel abattement, que
je paroissais insensible à tout ce
que Duclos venoit de me dire.
Il me demanda mes ordres pour
la Comtesse: » hélas! lui dis-je,
» ne l'affligez point par le récit
» de l'état où vous me voyez:
» assurez-la de ma reconnoissan-
» ce & de mon respect; mais
» détournez-la, s'il se peut, de
» venir me voir encore de quel-
» ques jours; je sens que j'aug-
» menterai sa douleur, comme
» elle renouvellera toute la

» mienne. Allez, mon cher Du-
» clos; il suffit que vous ayez la
» bonté de m'apprendre vous
» même de ses nouvelles. « Il me
quitta, pénétré de la plus
profonde douleur; je la parta-
geois avec lui: tout ce qu'il m'a-
voit annoncé fut exécuté quel-
ques heures après son départ;
& malgré ce que je l'avois prié
de dire à la Comtesse, on vint
m'avertir, au déclin du jour,
qu'elle me faisoit l'honneur de
me demander. Je devins trem-
blante à la nouvelle de cette vi-
site; j'eus à peine la force de me
trainer au parloir. Ah! Mada-
me..... ah! ma chere Cecile, fu-
rent les seules paroles qui nous
échaperent, & firent long-tems
avec nos pleurs tout notre en-
retien. Je tenois sa main qu'elle

m'avoit passée par la grille , je la baïsois fans cesse ; elle ferroit la mienne , & ces marques muettes de son amitié m'étoient si touchantes , qu'elles sembloient ouvrir mon cœur à un sentiment inconnu : en effet , ma douleur , qui , jusqu'à ce moment , n'avoit été qu'amere , devenoit insensiblement plus tendre. La Comtesse éprouva , sans doute , le même changement , le même adoucissement à ses peines ; elle osa me l'avouer la premiere :

„ Hélas , me dit-elle , ma chere
„ Cecile , je craignois de vous
„ voir : je désirois , & redoutois
„ tout-à-la-fois cette chere en-
„ trevue ; mais qu'elle m'étoit
„ nécessaire ! Elle répand dans
„ mon ame un calme que jen'ef-
„ pérois pas d'y voir sitôt renaître

„ tre: non, il n'y a que ceux qui
 „ partagent véritablement no-
 „ tre douleur, & qui la sentent
 „ comme nous; qui soient ca-
 „ pables de nous consoler: oui,
 „ ma chere Cecile, je me croi-
 „ rois assez heureuse en ce mo-
 „ ment, si je pouvois me flater
 „ que mon amitié fit sur vous ce
 „ que je sens que la vôtre fait
 „ sur moi. Ah! Madame, lui
 „ dis-je, j'ai dû vous prévenir, &
 „ mon cœur vous a prévenue;
 „ tout n'est donc pas perdu
 „ pour moi; le ciel me rend,
 „ vous me rendez vous même,
 „ Madame, ce que je croyois
 „ devoir regretter inutilement
 „ toute ma vie, un cœur tendre
 „ & compatissant, sensible à
 „ ma misere, & qui ne dédai-
 „ gne point de protéger une

„ malheureuse fille défavouée
„ de toute la terre , où elle ne
„ devoit plus se flater d'avoir au-
„ cun appui. “

Je prolongerois trop ces Mémoires, si j'entrois toujours dans les petits détails que j'ai peine , je l'avoue , à me refuser ; mais je sens que je m'attendrirois trop , en rendant un compte exact de la conversation que j'eus alors avec la Comtesse , & de celles qu'elle m'a fait l'honneur d'avoir avec moi dans la suite : il me suffit d'instruire ici mes lecteurs , que cette Dame la plus aimable & la plus respectable que j'aye connue , me jura dès-lors une amitié qui ne s'est refroidie pendant un tems que pour devenir ensuite plus tendre & plus solide. Elle me faisoit tous les pe-

tits présens dont sa générosité pouvoit s'aviser, & elle me donna toujours les conseils les plus sages & les plus sensés. Je crois devoir avertir aussi que Duclos, & sa femme sur-tout, me referent extrêmement attachés; celle-ci me voyoit souvent: le mari s'étoit chargé du soin de mes petites affaires, & il s'en acquittoit avec une fidélité, & un désintéressement rare à des personnes comme lui. S'il ne s'étoit jamais mêlé que des intérêts de ma fortune, je n'aurois eu qu'à me louer de lui.

L'amitié de la Comtesse, le tems même me rendirent enfin la perte que j'avois faite plus supportable: j'avois repris tous mes exercices, c'est-à-dire le Clavecin & la Musique; j'avois

la voix belle , à 'ce qu'on disoit ; & je m'appliquai à en acquérir les agrémens. La lecture ne fut pas ce qui me servit le moins à vaincre ma douleur ; je m'en occupois tous les jours pendant quelques heures , comme j'avois toujours fait sous les yeux du Commandeur. Sa liberalité m'avoit mise en état d'avoir peu de besoin des secours étrangers pour me satisfaire en ce genre : environ six cent volumes qu'il avoit choisis lui-même pour moi , suffisoient à ma curiosité & au desir que j'avois d'apprendre ; c'étoit pour la plûpart l'Histoire universelle & particuliere , les meilleures traductions des Auteurs les plus connus , un choix particulier de Philosophie morale , & de livres de raisonnement , les meil-

leurs Théâtres, peu de Romans, mais bien choisis : telle étoit ma petite bibliothèque, & j'ose dire presque l'unique ressource que j'aye trouvéé contre les réflexions accablantes d'une situation, telle qu'on peut se peindre la mienne.

Le lecteur est déjà trop instruit peut-être de toutes ces bagatelles, dont je ne parlerai plus si la nécessité ne m'y contraint; il est tems que j'entre dans des détails plus intéressans, en continuant de faire au naturel le tableau de ma vie, jusqu'au terme heureux où je suis enfin parvenue.

Il y avoit environ un mois que j'étois dans mon Couvent; j'avois sçu que le Marquis de Beaubourg, beau-Pere de la

Comtesse, s'étoit heureusement tiré de la grande maladie qu'il avoit eue; je sçavois que le Comte son fils devoit bientôt revenir à Paris, & j'avois appris ces nouvelles avec assez d'indifférence. Enfin un jour que j'avois compté de voir, & que j'avois en vain attendu la Comtesse, je reçus sur le soir ce billet de sa part.

„ Mon mari est arrivé à midi,
„ ma chere Cecile, sans m'avoir
„ donné avis du jour de son dé-
„ part ni de son retour; il a ame-
„ né d'Anjou avec lui le Cheva-
„ lier son frere que je n'avois
„ point encore vû: c'est un jeu-
„ ne homme de la plus heureuse
„ espérance; nous voulons le
„ placer à l'Académie, & le faire
„ entrer aux Mousquetaires. Ce
„ ce retour précipité m'empê-

„ che de vous voir aujourd'hui :
„ mon mari m'a paru très-con-
„ tent des petits soins que je me
„ suis chargée de prendre de
„ vous ; nous irons vous voir en-
„ semble. Bon soir , ma chere
„ Cecile. “

Tout ce qui me venoit de la part de la Comtesse m'étoit précieux ; je relus plusieurs fois son billet , il sembloit qu'il me tint lieu d'elle-même. Je n'avois pas fait d'abord beaucoup d'attention à la nouvelle de l'arrivée du jeune Chevalier de Beaubourg ; mais me souvenant tout-à-coup de tout ce qu'on m'avoit appris que le Commandeur avoit fait pour lui , je fus touchée qu'il ne fût pas arrivé assez-tôt pour jouir des embrassemens d'un oncle qui devoit lui être si cher ; je m'affli-

geai même pour le Commandeur, de ce qu'il n'avoit pas eu la consolation de voir avant sa mort un neveu qu'il avoit aimé si tendrement; je cherchois à me faire une idée du Chevalier, qui répondît à la tendresse que son oncle avoit eue pour lui; je m'occupois de cette idée, & je m'en occupois assez sérieusement pour craindre que l'exemple du Comte de Beaubourg pût corrompre les mœurs de son jeune frere. „ Hélas, disois-je en „ moi-même, si le Chevalier „ n'avoit pas perdu son oncle, „ pour peu qu'il eût apporté au „ monde un heureux naturel, „ combien l'éducation qu'il en „ eût reçue, lui eût été utile ! „ Ah ! continuois-je, la Comtesse „ sa belle-sœur lui reste : il suivra

« vra ses conseils , il fera digne
» de l'amitié que le Comman-
» deur eut pour lui. Mais , quoi !
» me dis-je , en me surprenant
» moi-même dans ces pensées qui
» devoient m'être étrangères, de
» quelles idées mon esprit s'avi-
» se-t'il de s'embarraffer ! hélas !
» ajoutois-je , ô mon cher Com-
» mandeur , ô bienfaiteur que
» je n'oublierai jamais , je vou-
» drois que tout ce qui porte
» votre nom fût aussi vertueux ,
» aussi respectable que vous. “

On trouvera peut-être ces ré-
flexions trop raisonnées pour
une fille qui avoit à peine atteint
sa quatorzième année ; mais on
doit s'en souvenir : j'ai prévenu
mes lecteurs , que le Comman-
deur m'avoit appris de bonne
heure à penser : d'ailleurs au-

jourd'hui que j'écris ces Mémoires, il m'est, je crois, permis de donner un peu plus de force aux idées, dont j'avois dumoins les germes dans l'âge dont je me rends compte à moi-même; & je puis assurer que je fus affectée de tous ces mouvemens d'une façon moins puérile qu'il ne feroit peut-être possible de le soupçonner. Quoi qu'il en soit, je dois à la vérité de protester ici, que dans le cours de ces Mémoires de ma vie je ne me suis prêtée & ne me prêterai aucun sentiment que je n'aye réellement éprouvé, & que j'ai dumoins actuellement en moi la persuasion intime que je n'exprime rien que je n'aye senti. Je ne crois pas même, en me rendant cette justice, m'élever trop au-dessus de

toutes les personnes de cet âge , & de mon sexe ; j'en ai connu , & j'en connois encore d'aussi avancées que je pouvois l'être alors : je ne dirai rien de plus sur cet article pour la justification du peu d'esprit que la nature m'a donné , & je continuerai désormais sans scrupule à rendre le compte le plus exact de l'état de mon ame , comme des différens événemens de ma vie.

Dès le lendemain de ce billet , le Comte vint me voir avec la Comtesse ; il me fit beaucoup plus d'amitiés que je ne m'étois attendue d'en recevoir de sa part : celles de la Comtesse ne m'étonnerent point , j'y étois accoutumée. La présence de son mari m'empêcha d'être aussi libre avec elle que je l'étois ordi-

nairement ; elle m'en fit des reproches : le respect que je devois au Comte , fut mon excuse ; il m'ordonna de le respecter moins , & me dit qu'il étoit jaloux de l'amitié que j'avois pour sa femme. Je le connoissois moins qu'elle , le Commandeur ne m'ayant jamais trop montrée à lui ; il me regardoit , il me louoit beaucoup , & je commençois à répondre à ses louanges d'une façon moins embarrassée. Mon maître de musique arriva dans ce moment ; je voulois le renvoyer ; mais le Comte le fit rester , & voulut m'entendre chanter. Je me mis à mon clavecin , & je m'accompagnai une scène d'Armide. Le Comte parut m'écouter avec une sorte de ravissement , puis tout à coup il dit à sa fem-

me : » Madame , voilà une voix
» qu'il faut faire entendre à M.
» de Francine. » La Comtesse l'ar-
rêta sur le champ , & lui dit :
» Non , s'il vous plaît, Monsieur,
» ne parlons point de cela , je
» vous prie. En vérité, continua
» le Comte , voilà une des belles
» voix que j'aye jamais enten-
» dues , & c'est un meurtre que
» cela soit enfermé dans un cou-
» vent. « J'écoutois ces éloges
avec une sorte de plaisir , sans
entendre alors de quoi il étoit
question. Leur visite qui avoit
été assez longue , finit enfin : le
Comte en fortant m'accabla
de nouvelles louanges sur ma fi-
gure & sur mes talens ; il vou-
lut prendre ma main à travers la
grille : je refusai cet honneur ;
la Comtesse me donna la sienne

en me disant tout bas , tandis que le Comte sortoit : » Adieu , » ma chere Cecile , je ne t'ai » point amené mon petit Che- » valier, parce qu'il n'est point » habillé ; mais je l'amenerai ici » au premier jour , je veux qu'il » te connoisse. « Je restai seule avec mon maître qui continua à me donner leçon : il étoit prêt à me quitter , quand poussée par un mouvement de curiosité , je lui demandai quel étoit , & s'il connoissoit ce Monsieur , à qui Monsieur le Comte de Beaubourg vouloit me faire entendre. » C'est le maître de l'Opéra , me » répondit mon maître de musi- » que. Je fus fâchée de lui avoir fait cette question , quoique je ne fusse que fort imparfaitement ce que c'étoit que l'Opéra. Je

trouvai quelque chose de si humiliant pour moi dans cette réponse, que je congédiai Monsieur Choquet, sans en vouloir sçavoir davantage. Je ne fus pas long-tems sans être mieux éclaircie des indignes projets que le Comte de Beaubourg avoit formés, en me voyant & en m'entendant chanter.

Dès le lendemain il revint au Couvent; il demanda a me voir; la livrée trompa sans doute la Tourrière; on m'avertit que la Comtesse de Beaubourg me demandoit: j'y courus avec toute la joie qu'on peut imaginer; mais quelle fut ma surprise, lorsque je vis son mari seul dans le parloir! je demeurai interdite; embarrassée & tremblante, n'osant ni m'approcher, ni me re-

tirer. Le Comte s'en apperçut :
» Pourquoi donc, me dit il , Ma-
» demoiselle , perdez-vous ainsi
» toute votre joie en me voyant ?
» suis-je si effrayant ? venez, belle
» Cecile , j'ai à vous entretenir ,
» & je pense que vous ne devez
» pas refuser de m'écouter.
» Pardonnez moi , Monsieur, lui
» répondis-je , on m'avoit dit
» que Madame la Comtesse me
» demandoit , & ma surprise.....
» Non, Mademoiselle, interrom-
» pit-il , ce n'est point la Com-
» tesse , c'est moi qui ai quelque
» chose à vous dire ; asséyez-
» vous, & daignez m'écouter. Je
lui obéis, & il continua de la for-
te : » Quel âge avez-vous belle
» Cecile ? Quatorze ans, Mon-
» sieur, lui répondis-je. Com-
» ment ! quatorze ans, poursui-

» vit-il ? vous êtes bien grande &
 » bien formée pour votre âge !
 » je vois des charmes , & mal-
 » gré la modestie de votre ajuf-
 » tement , j'en soupçonne en-
 » core d'autres à qui j'aurois
 » donné dix-sept au moins : vo-
 » tre taille , vos traits , & ces
 » beaux yeux que vous baissez
 » avec un peu trop de modestie ,
 » tout cela n'est point d'un en-
 » fant. Ah ! Cecile , que vous
 » êtes bien dans l'âge des plai-
 » sirs ! & quel dommage que
 » vous en foyez privée ! » J'écou-
 » tois malgré moi , mais en fré-
 » missant , des discours auxquels
 » mes oreilles & mon cœur n'é-
 » toient point accoutumés ; mes
 » yeux se remplissoient de larmes
 » que je n'avois pas la force de re-
 » tenir. Le Comte les vit couler

» fans en être attendri. » Je crois
» que vous faites l'enfant , me
» dit-il ? vous pleurez, Cecile : &
» que vous dis-je donc de si triste ?
» effuyez , effuyez ces larmes : je
» veux que vous vous accoutumiez
» à vivre avec moi , la suite vous
» apprendra combien je suis de
» vos amis ; il faut un peu mieux
» nous connoître , ma chere Ce-
» cile : venez approchez vous
» de moi..... Je suis bien ici ,
» Monsieur , lui répondis-je avec
» indignation , & je vous en-
» tends assez..... Vous êtes une
» petite folle , continua-t'il , ap-
» prochez-vous , vous dis-je.....
» Je n'en fis rien..... Comment ,
» poursuivit il , vous faites la mu-
» tine : je ne suis pas content de
» ces façons-là ; & ce n'est pas
» avec moi que vous devez les

» avoir : croyez moi , ma belle
 » enfant , prenez-en de tout au-
 » tres. Vous savez que je con-
 » nois votre état , je suis instruit
 » de la petite fortune que mon
 » oncle vous a faite ; & que pen-
 » sez-vous avec cela pouvoir
 » devenir ? passerez-vous les plus
 » beaux de vos jours à vous en-
 » nuyer dans un couvent , tou-
 » jours seule , abandonnée de
 » tout le monde qui ne vous
 » connoît point , inconnue à
 » vous-même , méprisée sûre-
 » ment de vos compagnes ? Quel
 » état , ma chere Cecile ! pou-
 » vez-vous le croire préférable
 » à celui que je viens vous offrir &
 » je n'ai pas voulu différer un
 » instant à vous en instruire ,
 » pour prévenir , s'il se peut ,
 » toutes les chimères que vos

» Religieuses, & peut-être la
» Comtesse elle même, pour-
» roient vous inspirer. Vous
» êtes belle, Cecile; vous avez
» un talent admirable, & vous
» êtes dans un âge, où vous n'a-
» vez pas un moment à perdre
» pour profiter de ces avantages
» que vous devez à la nature, &
» à l'éducation que vous avez
» reçue du Commandeur mon
» oncle : en prenant le parti
» que je viens vous proposer,
» vous allez augmenter dans
» un moment votre fortune de
» moitié, vous allez être aimée,
» recherchée, fêtée de tout le
» monde; tous les plaisirs mar-
» cheront sur vos pas : je ne
» prétens vous parler ici que
» de ceux qui naîtront de vos
» succès, vous serez la maî-

73 tresse de ceux de votre cœur.
74 Si parmi les hommages qu'on
75 va rendre de toutes parts à vos
76 charmes, une connoissance un
77 peu plus particuliere, quelque
78 sentiment de reconnoissance
79 peuvent vous faire distinguer
80 les miens, je me croirai sans
81 doute le plus heureux de tous
82 les hommes ; mais je vous en
83 donne ici ma parole d'hon-
84 neur, je ne me prévaudrai
85 jamais de ces petits avanta-
86 ges pour tyranniser votre
87 cœur ; je ne veux l'obtenir
88 que de mes soins pour vous :
89 je ne prétends pas même que
90 vous me teniez compte de
91 mes bienfaits ; souffrez seu-
92 lement, belle Cecile, que je
93 vous mette en état de dispo-
94 ser de vous-même avec une

» entière liberté. Si vous con-
» sentez d'entrer à l'Opera ,
» comme je me le suis promis ,
» & comme vous êtes maîtref-
» se de le faire , car , ajouta-t'il ,
» j'ai déjà parole que vous y se-
» rez bien reçue , je vous loge-
» rai & vous meublerai plus
» convenablement : quoique
» vous puissiez souhaiter , je vous
» l'accorde d'avance ; & je ne
» vous demande pour toute fa-
» veur , que la licence de faire
» valoir auprès de vous les seuls
» droits de ma tendresse. » Il
se tut enfin , paroissant attendre
ma réponse ; j'avois les yeux baif-
fés , & je ne pensois pas que je
dusse lui répondre , je profitai
de son silence , & me levai à des-
sein de me retirer. » Quoi ! s'é-
» cria-t'il , cruelle Cecile , pou-

» vez-vous vous résoudre à me
» quitter de la sorte ? Quoi !
» sans me dire un seul mot ?
» Songez-vous bien que c'est
» m'accabler du mépris le plus
» offensant ? Eh ! Monsieur, lui
» dis-je enfin les yeux baignés
» de larmes, que voulez-vous
» que je vous dise, & que puis-
» je répondre à un discours au-
» quel je n'ai point dû m'atten-
» dre ? Vous me parlez, Mon-
» sieur, de me faire entrer à
» l'Opera : je ne fais ce que c'est ;
» mais je me souviens que Ma-
» dame la Comtesse vous pria
» hier de ne m'en point par-
» ler. Pour ce qui est des avan-
» tages de cette condition que
» vous me proposez, l'image mê-
» me que vous m'en faites, tou-
» te flateuse qu'elle paroît être

» dans vos discours , m'effraye.
» Vous me parlez , Monsieur ,
» d'hommages qu'on va me ren-
» dre , de la liberté de dispo-
» ser de mon cœur , de moi-
» même , du succès de mes ta-
» lents : ces idées toutes neu-
» ves pour moi doivent m'être
» suspectes ; jamais M. le Com-
» mandeur qui m'aimoit assu-
» rément , ne m'a tenu un pareil
» langage : il m'a bien dit au
» contraire que ces petits avan-
» tages dont vous me flatez ,
» étoient souvent de dangereux
» présens de la nature. „ Ah !
» Monsieur , votre langage doit
» me paroître si différent du sien ,
» que vous ne devez pas être sur-
» pris que j'en sois allarmée....
» Soyez sûre , Mademoiselle , re-
» prit brusquement le Comte , que

» le Commandeur avoit ses des-
» feins en vous parlant de la for-
» te : le bon homme n'étoit plus
» jeune, vous l'étiez trop pour
» qu'il osât s'expliquer nette-
» ment avec vous ; mais croyez
» qu'il eût bientôt changé de fa-
» çon & de langage. Le Comman-
» deur n'étoit pas dupe ; il vouloit
» vous gagner par ses bienfaits, &
» je vous suis caution qu'il n'étoit
» point homme à en vouloir per-
» dre le fruit.... Ah ! Monsieur,
» qu'osez vous dire, lui répliquai-
» je avec toute l'horreur qu'il
» m'inspiroit..... Oh ! je vous le
» conseille , continua le Comte :
» pensez-vous que vous m'en fe-
» rez accroire ? Eh ! Mademoisel-
» le Cecile, mettez la main sur la
» conscience ; je ne vous crois pas
» si novice que vous voulez le

„ paroître, & si vous vouliez être
„ sincere. . . Ma fuite ne me per-
mit pas d'en entendre davantage ;
je courus me renfermer dans ma
chambre la honte sur le visage &
la douleur dans le cœur : je
n'avois point encore éprouvé de
situation pareille à celle où je me
trouvai ; j'étois tremblante , je
frémissois , je ne me connoissois
plus moi-même. „ Ah ! monstre ,
„ m'écriois-je , peux-tu deshono-
„ rer ainsi tout à la fois un Oncle
„ si respectable , & une fille mal-
„ heureuse, qui ne devoit pas s'at-
„ tendre à rougir un jour d'une a-
„ mitié qui étoit le seul titre ho-
„ norable qu'elle eût au monde ?
Je restois ensuite immobile &
sans sentiment , puis jettant tout
à coup les yeux sur tout ce qui
m'environnoit , n'appercevant

rien que je ne dusse à la libéralité du Commandeur. „ Funestes „ bientaits ! disois-je , ah ! quelles „ idées cruelles me rappellerez- „ vous sans cesse ! & pourquoi „ faut-il que je vous aye reçus ? „ Pourquoi , ô cher Comman- „ deur, votre compassion vous a- „ t'elle porté à me conserver la „ vie ? Que ne m'avez-vous été „ aussi cruel que ceux qui me „ l'avoient donnée ? En un mot l'état de mon ame après ce triste entretien ne peut se décrire ; j'étois anéantie , abîmée dans la douleur la plus profonde : ce fut envain que le souper , que les différens excercices du Couvent sonnerent ; je n'eus pas la force d'y paroître : les Religieuses en furent inquietes ; je feignis une indisposition violente. On me fit

mettre au lit, on m'accabla de soins importuns, & je ne trouvai le secret de m'en délivrer qu'en feignant de m'abandonner au sommeil. Quel sommeil, grands Dieux ! les ombres & le silence de la nuit ne firent que redoubler l'horreur du trouble qui possédoit toute mon ame; je ne pus fermer l'œil, la fièvre la plus violente ne me causa jamais une agitation pareille à celle que tous mes sens éprouverent; je pensois, je parlois sans ordre & sans suite: la rapidité, la diversité de mes réflexions ressembloient au délire d'une personne dans le transport. Tantôt je me représentois le Comte armé de toute l'autorité que je craignois qu'il ne dût prendre sur moi, usant de violence pour m'arracher

d'une retraite que je ne croyois pas un rempart assez sûr contre l'empportement de ses desseins & de ses désirs; tantôt je croyois voir le Commandeur gémissant de mes infortunes, reprocher à son neveu les outrages qu'il ne craignoit point de faire à sa mémoire, & la barbarie avec laquelle il osoit tenter de plonger dans un abîme de désordres une fille malheureuse dont il auroit dû être l'appui. Quelquefois je voyois la Comtesse éplorée & sans force contre la tyrannie de son mari, essayer envain de me soustraire à son indigne poursuite. „ Hélas ! m'écriois-je alors, „ de quel œil va-t'elle me voir désormais ? Ne doit-elle pas me „ regarder comme un obstacle à „ son propre bonheur. Osera-tel-

„ le me protéger encore ? Pourra
„ t'elle me souffrir ? Mais , me di-
„ fois-je à moi-même , le Comte
„ aura-t'il eu la cruauté de lui fai-
„ re confidence de l'infamie de
„ ses projets ? Hélas ! ne doit elle
„ pas les apprendre de moi-mê-
„ me. M'est-il permis de différer
„ à l'en instruire ? ô Ciel disois-je
„ avec transport , termine tous
„ les malheurs que l'avenir me
„ prépare , en terminant ma tri-
„ ste , ma douloureuse vie. “

Ces réflexions & mille autres
aussi cruelles me conduisirent
jusqu'au jour sans me permettre
un instant de repos. La Maîtref-
se des Pensionnaires entra dans
ma chambre ; elle me trouva
dans un abattement si prodigieux
qu'elle m'ordonna de rester au
lit : on me força de prendre un

bouillon; j'obéis, & je priaï qu'on me laifsât tranquille. J'aurois dû fans doute succomber en cette occasion à l'altération qu'une nuit si cruelle avoit apportée à ma santé, si la force de l'âge, & la bonté naturelle de mon tempérament ne m'eussent pas soutenue. Je ne m'arrêterai pas plus long-tems sur les réflexions accablantes que je continuai de faire; je passe à un moment qui les suivit de près, & qui me donna lieu d'en faire de plus consolantes. On vint interrompre mon prétendu sommeil pour me dire que Madame Duclos étoit au Parloir, & qu'elle auroit souhaité me voir. Je ne balançai pas un instant; je m'habillai à la hâte avec tout ce que je trouvai sous ma main, & je courus au

Parloir. Elle fut effrayée à mon aspect, & ne put retenir des cris de surprise qui m'effrayerent moi-même. „ O Ciel ! s'écria-t'elle, qu'avez vous donc eu, „ Mademoiselle ? Comme vous „ voilà changée ! Ce n'est rien, „ lui dis-je, ma chere mere : „ car je l'appellois toujours ainsi ; „ mais dites-moi promptement „ des nouvelles de Madame la „ Comtesse : l'avez-vous vue ? „ Ne la verrai-je point aujourd'hui ? Elle vient d'en- „ voyer chez moi dans le moment, me répondit Madame „ Duclos, & vous allez voir ce „ qu'elle m'écrit. Mais encore „ une fois, Mademoiselle, vous „ avez eu quelque chose d'extraordinaire : que s'est-il passé ? Ayez la bonté de me le

con-

» fier. Non , lui dis - je ; je vous
» assure que ce n'est rien. Eh !
» par grace ne différez plus à me
» montrer la lettre de Madame
» la Comtesse. » Elle me la donna , & je la lus avec précipitation. Voici ce qu'elle contenoit.

» Je ne fais , ma chere Duclos ,
» ce qui s'est passé hier entre
» Cecile & mon mari : j'ai sçu
» qu'il avoit été la voir ; il vient
» d'entrer contre son ordinaire
» dans mon appartement , &
» m'a défendu d'une façon assez
» dure de revoir cette pauvre
» enfant... „ Ah Ciel ! je suis perdue , m'écriai-je , en perdant presque tout sentiment ; les larmes que je versai en abondance , & les discours de Madame Duclos me firent revenir à moi : je ramassai cette fatale lettre qui étoit

tombée de mes mains ; & pressée
par les sollicitations de Madame
Duclos, j'achevai enfin d'y lire
ce qui suit. „ Je ne fais ce que le
„ Comte a voulu me faire en-
„ tendre ; il prétend que la Reli-
„ gion de Malthe se plaint qu'on
„ a soustrait des meubles &
„ des effets de la succession du
„ Commandeur, qui lui appar-
„ tiennent : je ne puis le croire.
„ Allez, je vous prie, voir ma
„ chere Cecile de ma part ; dites-
„ lui qu'elle ne soit inquiète de
„ rien, que je ne l'abandonnerai
„ jamais, que j'irai dès aujour-
„ d'hui au Temple, que j'y ver-
„ rai M. le Grand Prieur de
„ Vendôme, & que je saurai
„ de quoi il est question. Encore
„ une fois ordonnez à Cecile de
„ ma part d'être tranquille : mal-

DE CECILE.

» gré la défense du Comte je la
» verrai avant qu'il soit peu ;
» tâchez de savoir d'elle la con-
» versation qu'elle eut hier avec
» mon mari : vous le connois-
» sez , ma chere Duclos , & vous
» vous doutez aussi bien que
» moi des discours qu'il a pû lui
» tenir ; je suis sûre que la pau-
» vre enfant en aura été aussi
» affligée que surprise : dites - lui
» bien qu'elle n'a rien à crain-
» dre , & l'assurez que je l'ai-
» merai toujours. »

» Ah ! ma chere mere , dis-je
» à Madame Duclos en achevant
» de lire cette lettre , vous me
» rendez la vie. Hélas ! Qu'on
» m'ôte si l'on veut tous les bien-
» faits de mon cher maître ; je ne
» les regretterai point , puisque
» Madame la Comtesse veut bien

» me conserver son amitié. «
Madame Duclos n'eut pas de
peine à me rassurer, & à me
tranquilliser l'esprit sur cet arti-
cle : j'en tenois des gages trop
précieux pour en douter ; mais
je n'étois pas moins allarmée
des persécutions que je pré-
voyois devoir avoir à souffrir
de la part du Comte. Je ne crai-
gnis point de m'ouvrir des indi-
gnes propositions qu'il avoit osé
me faire, & des moyens qu'il
avoit employés pour me séduire ;
» mais, ajoutai-je, en m'atten-
» drissant encore sur un si cruel
» souvenir, ce qui me touche le
» plus, ce que je ne peux lui
» pardonner, c'est qu'il ait eu
» la noirceur d'attaquer la mé-
» moire d'un Oncle si respecta-
» ble, & de me soupçonner

» moi-même..... Ah ! c'est une
» injure qui m'accable, & que
» je n'aurai jamais la force de
» supporter Madame
Duclos s'empresfa d'essuyer mes
larmes & de me consoler encore
sur des soupçons aussi mal fon-
dés : elle m'affura que la répu-
tation du Commandeur étoit
trop bien établie, & la sagesse
de ses mœurs trop connue pour
que le Comte y pût donner at-
teinte, quand même il seroit
assez indiscret & assez lâche
pour oser faire dans le monde
de pareilles plaisanteries. „ Pour
» ce qui regarde ses poursuites
» dont vous semblez être allar-
» mée, continua-t'elle de me
» dire, vous le feriez moins, si le
» caractère de Monsieur le Com-
» te vous étoit mieux connu.

» C'est le plus inconstant de tous
» les hommes & le moins suscep-
» tible de passion : il vous a par-
» lé de l'Opera , parce que c'est-
» là son vrai champ de bataille ;
» il entretient toujours quelque
» chanteuse , mais ce n'est ja-
» mais pour long - temps : il
» paroît amoureux de toutes , il
» vit avec elles ; & les facilités
» qu'il y trouve , l'ont si bien ac-
» coutumé à ne point rencon-
» trer d'obstacles à ses desirs ,
» que la plus foible résistance le
» guérit aisément de ses capri-
» ces amoureux. Votre vertu ,
» Mademoiselle , & la fierté de
» vos sentimens , vous feront
» dans peu raison de la violen-
» ce passagère des siens , & bien-
» tôt il vous laissera tranquille....
» Ah ! ma chere mere , lui dis

DE CECILE. TOY

» je , que vous calmez à la fois
» de troubles & d'inquiétudes !
» quel besoin j'avois de vous
» voir ! hélas , je serois morte de
» douleur sans vous , sans les
» heureuses nouvelles que vous
» m'apportez : quelles graces
» n'ai-je point à vous rendre ;
» & par où m'acquitterai-je ja-
» mais de tout ce que je dois à
» Madame la Comtesse ? oui , je
» dois la respecter , l'aimer ,
» l'adorer toute ma vie : ah ! sur-
» tout ne la chagrinez point par
» la peinture de l'état où vous
» m'avez trouvée : que je suis
» heureuse , d'avoir pû lui sau-
» ver un spectacle si attendrif-
» fant pour un aussi bon cœur
» que le sien ! allez prompte-
» ment la voir , ma chere mere ;
» calmez ses inquiétudes com-

» me vous avez calmé les mien-
» nes : c'en est fait , tous mes
» maux se sont évanouis ; af-
» furez-la d'une tendresse , d'une
» reconnoissance éternelles.
» Adieu , j'ai impatience que
» vous me quittiez , & je crois
» ne pouvoir vous envoyer af-
» fez-tôt auprès d'elle. »

Madame Duclos me quitta enfin , & je retournai à ma chambre pénétrée des sentimens de la plus douce consolation : toutes mes compagnes , toute la Communauté s'en apperçurent , & toutes me marquerent à l'envi la joie qu'elles avoient de me trouver si différente de ce qu'elles m'avoient vûe la veille , & même quelques heures avant nos communs exercices. Je passai tout le jour dans cette heureuse

situation ; j'eus le bonheur de voir le lendemain sur le soir la Comtesse elle-même : j'avois eu quelques inquiétudes de ne recevoir aucune de ses nouvelles ; sa présence m'en dédommagea , & il lui fut aisé de calmer toutes mes peines. J'évite d'entrer dans le détail de toutes ses bontés , dont elle me donna les marques les plus tendres ; je dirai seulement qu'elle m'apprit dans cet entretien , qu'allarmée par les discours du Comte son mari , elle avoit été la veille inutilement au Temple , pour y voir Monsieur le Grand-Prieur , & qu'elle venoit enfin de lui faire une visite plus heureuse : elle me dit que Monsieur de Vendôme avoit été non seulement surpris de ce qu'elle lui apprenoit , mais

qu'il l'avoit assurée même que le Commandeur avoit laissé ses Commanderies en si bon état , & ses affaires si rangées, que la Religion n'avoit pas seulement pensé à faire les moindres recherches ; que d'ailleurs le Commandeur avoit pû , de son vivant , disposer de ses épargnes , & de quelques uns de ses meubles , sans que l'Ordre pût , ou voulût y trouver à redire : elle ajouta que Monsieur le Grand Prieur vouloit même me faire l'honneur de me voir , & qu'il lui avoit demandé d'y venir avec elle. Le Commandeur de Beaubourg lui avoit quelquefois parlé de moi , & je me souvenois de l'avoir vû chez lui dans ma première enfance. On devinera aisément quelles graces je ren-

dis à la Comtesse , & quelle fut la tendresse de notre conversation & de nos adieux : elle fut obligée de m'affliger, en m'apprenant qu'elle seroit peut-être quelque tems sans me voir pour ne point déplaire à son mari ;
» mais, ma chere Cecile, ajouta-t'elle en me quittant, cette fantaisie lui passera, & bientôt je pourrai vous voir sans
» contrainte. » Je fus en effet quelques jours sans avoir de nouvelles de ma chere Comtesse ; mais j'avois au fond de mon cœur de quoi me consoler de cette absence : l'amitié généreuse & tendre d'une personne qui m'étoit si respectable , l'occupoit tout entier, & n'y l'aissoit presque plus de place au souvenir de mes infortunes. Je ne

devois pas en perdre si-tôt, ni trop long-tems l'idée; elle me fut rappellée, au moment que j'y pensois le moins, dans une visite que je reçus de Duclos. Je croyois qu'il m'apportoit des nouvelles de la Comtesse: dans cet espoir, je pris avec vivacité une lettre qu'il me présentoit; mais quelle devins-je, quand l'ayant ouverte sans y faire attention, je m'apperçus qu'elle étoit d'une écriture que je crus reconnoître pour celle du Comte? Quoi, dis-je à Duclos, » cette lettre n'est pas de Ma- » dame la Comtesse?..... Non » Mademoiselle, me répondit » Duclos d'un air assez embar- » rassé elle est de Monsieur le » Comte; mais ayez la bonté de » la lire: car je suis chargé d'en

» attendre la réponse. „ Allez
» dis-je avec indignation en po-
» sant la lettre sur la tablette du
» Parloir sans vouloir la lire, al-
» lez, reprenez cette lettre ; affu-
» rez bien le Comte que je ne l'ai
» point lue ; c'est toute la répon-
» se qu'il aura de moi. Mais se
» peut-il, ajoutai-je, mon cher
» Duclos, que ce soit vous qui
» m'apportiez de pareils billets ?
» Aurois-je dû m'y attendre ?
» Ah ! Duclos Sont-ce là les
» soins que M. le Commandeur
» mourant vous a recommandé
» de prendre pour moi ? „ Duclos
resta quelque temps interdit &
sans me répondre ; puis voyant
que je le pressois encore, il me
répondit enfin de la sorte. „ Ma-
» demoiselle, me dit-il, je n'ai
» pas cru m'écarter des ordres

110 MEMOIRES

» de feu M. le Commandeur ;
» ni vous déplaire , en vous ap-
» portant une lettre de M. son
» Neveu. Feu mon maître m'a
» recommandé d'avoir soin de
» vos affaires , & je suis tou-
» jours disposé à le faire avec
» le même zèle que j'avois pour
» les siennes propres. Monsieur
» le Comte me charge de vous
» rendre une lettre ; j'ignore
» les raisons que vous pouvez
» avoir pour n'en point recevoir
» de lui , & je ne favois pas que
» je dusse vous offenser , en obéif-
» sant aux ordres d'un homme
» que je regarderai toujours
» comme mon maître , & qui
» m'a paru vous vouloir beau-
» coup de bien..... Hélas !
» mon cher Duclos , lui dis - je ,
» persuadée alors de son innocen-

« ce , je vous demande pardon
» d'avoir osé vous soupçonner
» d'être d'intelligence avec le
» Comte pour me séduire. Si
» vous sçaviez les propositions
» qu'il m'a faites , vous seriez
» moins étonné de l'horreur que
» sa lettre m'inspire : il ne vous
» a donc point parlé de ses in-
» dignes projets ?.... Je ne sçais ,
» me répondit Duclos avec une
» confusion qui commença à me
» paroître suspecte , M. le Comte
» ne m'a point confié ses projets ;
» il m'a seulement paru dans
» ses discours n'être occupé
» que du soin de vous plaire &
» de vous rendre heureuse : c'est
» tout ce qu'il m'a chargé de
» vous faire entendre ; la lettre,
» qu'il vous écrit, vous fera con-
» noître sans doute.... Je n'en
» voulus pas entendre davantage ,

je l'interrompis : » allez, lui dis-
» je, en voilà plus que je n'en
» voulois sçavoir ; reprenez cet-
» te lettre , & la reportez au
» Comte : sur tout , continuai-
» je en me retirant , ne vous
» chargez plus à l'avenir de pa-
» reilles commissions , ou ne
» vous présentez jamais ici pour
» me voir. Duclos se retiroit de
son côté , mais en me disant
assez haut qu'il me laissoit la let-
tre du Comte , & qu'il ne se
chargeroit point de la lui remet-
tre. En effet , je rentrai sur le
champ dans le Parloir , & je
trouvai la lettre où je l'avois po-
sée ; j'en eus un dépit que je ne
puis exprimer : j'étois indignée
contre Duclos , je le regardai
dans ce moment comme mon
plus cruel ennemi ; je repris
donc cette fatale lettre , & je

courus à ma chambre dans le dessein de l'envoyer sur le champ à Madame la Comtesse de Beaubourg. Si je disois que je ne lus point la lettre du Comte, on auroit peine à m'en croire sur ma parole. J'avoue donc que, soit curiosité simple, soit la crainte que j'eus qu'elle ne contint peut-être des choses auxquelles j'aurois dû moi-même pourvoir, je crus d'autant mieux la pouvoir lire sans scrupule, qu'elle étoit déjà ouverte, que j'étois seule, & que personne au moins ne feroit en état de me reprocher un mouvement de curiosité que je croyois assez justifié par mes autres idées. Voici à peu près ce que je trouvai dans cette lettre; je m'en souviens encore assez pour pouvoir en

rendre compte. Elle commen-
çoit ainsi.

» Je ne doute pas, Mademoi-
» selle, que depuis le jour que
» je vous ai vûe, vous n'avez
» fait des réflexions sur ce que
» je vous ai proposé; il seroit
» bien extraordinaire qu'à votre
» âge, & sur tout avancée com-
» me vous l'êtes, avec de l'esprit
» & du goût, vous préférassiez
» la vie triste & ennuyeuse du
» Couvent à celle que mes soins
» & ma tendresse peuvent vous
» procurer : car enfin je vous ca-
» cherois inutilement que je vous
» aime ; la seule complaisance
» que mon amour exige de vous,
» c'est que vous consentiez à es-
» sayer pendant quinze jours seu-
» lement de l'état où je veux
» vous mettre dans le monde.

» & des innocens plaisirs que je
 » me promets de vous y donner.
 » Je vous l'ai dit : vous serez
 » maîtresse de votre cœur & de
 » vous-même ; & je vous donne
 » encore ici ma parole d'hon-
 » neur , que je vous ramènerai
 » moi même dans votre Cou-
 » vent , ou dans un autre , s'il
 » arrive que vous ne vous plai-
 » siez pas aux choses qui feront ,
 » croyez-moi , bien-tôt le bon-
 » heur de votre vie. »

Toute cette lettre étoit rem-
 plie de mille autres détails , qui
 tous tendoient à me séduire &
 à corrompre mon cœur ; j'eus le
 bonheur d'y être insensible. Mais
 ce qui m'affligea d'une façon
 bien cruelle , ce fut la fin de
 cette lettre. Le Comte , après
 avoir employé tout son art pour

me persuader de consentir aux arrangemens qu'il disoit avoir déjà pris , terminoit enfin sa longue épître , en m'avertissant , disoit-il encore avec bonté , que si je continuois de refuser ses offres , je ne devrois point être surprise , s'il obligeoit la Comtesse son épouse à me retirer toutes ses bontés. Cette menace me fit trembler : » hélas ! me disois-je à moi-même , que pourra faire ma chere Comtesse , si le Comte persiste à vouloir me priver de ses soins généreux ? Elle m'abandonnera donc ? pourra-t-elle s'en défendre ? ne suis-je donc née que pour éprouver tous les jours de ma vie , de nouveaux malheurs ? « Puis réfléchissant sur le dessein où j'étois d'envoyer à la Comtesse

la lettre de son mari , je tremblai que cette lettre elle même ne fît sur elle plus d'effet que les » défenses du Comte. » Il n'im- » porte , repris-je sur le champ : » je dois cette fidélité à sa ten- » dresse , & plus encore à la vé- » rité ; elle ne me reprochera » pas du moins de lui avoir fait » un mystère des sentimens du » Comte pour moi , ni du nou- » vel obstacle qu'il prétend met- » tre à ses bontés. » Cette pensée me fit prendre mon parti sur le champ ; j'écrivis moi-même à la Comtesse à peu près dans ces termes , en lui renvoyant la lettre de son mari. . . . » Madame. . . » je ne crois pas devoir différer » un instant à vous renvoyer une » lettre que je viens de recevoir » de M. le Comte ; je l'ai déca-

» chetée , croyant qu'elle venoit
 » de vous : c'est Duclos qui me
 » l'a rendue. J'aurai l'honneur
 » de vous instruire du motif qui
 » m'a portée à la lire , si mes
 » malheurs & la cruauté de M.
 » le Comte ne me privent pas
 » pour toujours de la seule con-
 » solation qui me reste sur la
 » terre. Hélas ! Madame , c'est
 » l'unique perte qui puisse dé-
 » formerais me faire trembler. »

Je priai une Tourriere de por-
 ter ce paquet à Madame la Com-
 tesse de Beaubourg , & de tâcher
 de le lui rendre en main propre :
 ma commission fut faite avec
 exactitude ; la Tourriere me rap-
 porta ce petit billet de la Com-
 tesse.

» Rassure-toi , ma chere en-
 » fant , rien ne sera capable de

» m'empêcher de t'aimer & de te
 » voir même : je suis obligée de
 » fortir dans le moment avec
 » mon petit Chevalier, ce qui
 » m'oblige à ne t'écrire qu'un
 » mot ; mais sur-tout, au nom
 » de l'amitié que j'ai pour toi,
 » sois tranquille, & ne crains
 » rien. »

La plus légère marque d'amitié de la Comtesse avoit le pouvoir de remettre mon ame ; de si tendres assurances ne pouvoient manquer d'y produire leur effet, & je ne fus pas long-tems sans éprouver encore d'une manière plus sensible, combien ses bontés étoient un sûr remède pour la tranquillité de mon cœur : il y avoit à peine trois heures que j'avois reçu son billet, qu'on vint m'avertir qu'elle étoit au parloir ;

je m'y rendis en diligence : après les premiers témoignages de son amitié & de ma reconnoissance, je lui dis : » En vérité , Madame , » je ne m'attendois pas à l'honneur de vous voir aujourd'hui ; » & lorsqu'on m'a appris que » vous étiez ici , comme vous » avez eu la bonté de m'écrire » que vous étiez sortie avec M. » le Chevalier , j'ai cru que je » le trouverois ici avec vous.... » Tu avois donc envie de le voir , » ma chere Cecile , me dit la » Comtesse...?Oui , Madame , lui » répondis-je avec franchise ; je » sçais qu'il étoit le bien-aimé » de M. le Commandeur mon » cher bienfaiteur , & je vous » avoue que je l'aime déjà sans » le connoître....S'il est ainsi , » interrompit la Comtesse enhauf-
fant

„ tant le ton de sa voix, „ paroif-
 „ fez donc, M. le Chevalier, ve-
 „ nez remercier Mademoifelle
 „ des bons fentimens qu'elle a
 „ déjà conçus pour vous. « Le Che-
 „ valier entra ; je demeurai con-
 „ fufe de ce que je venois de dire
 „ à la Comteffe ; je ne m'apperçus
 „ pas qu'il étoit auffi décontenancé
 „ que moi. La Comteffe qui étoit
 „ plus en état de nous observer,
 „ fe prit à rire. „ Eh quoi ! mon-
 „ frere, dit-elle au Chevalier ;
 „ vous voilà demeuré : n'avez-
 „ vous pas entendu tout ce que
 „ Mademoifelle vient de me dire ?
 „ n'avez-vous rien à lui répon-
 „ dre ? Excufez-moi, Ma-
 „ dame, reprit le Chevalier, d'un
 „ air timide : j'ai bien entendu
 „ ce que Mademoifelle a eu la
 „ bonté de dire ; & quoique

„ je ne doive ses bons sentimens
„ qu'à la mémoire de mon cher
„ oncle , je ne lui en suis pas
„ moins obligé.... Et vous , ma
„ chere Cecile , continua la Com-
„ tesse , en s'adressant à moi ,
„ sçavez-vous bien que vous êtes
„ aussi embarrassée que lui.....
„ Je vous demande pardon, Ma-
„ dame, lui répondis-je : vous m'a-
„ vez trompée ; je ne croyois pas
„ que M. le Chevalier pût en-
„ tendre ce que j'avois l'hon-
„ neur de vous dire , je n'aurois
„ pas pris la liberté de parler
„ comme j'ai fait. Vous êtes de
„ singuliers enfans , poursuivit la
„ Comtesse , vous voilà aussi trou-
„ blés l'un & l'autre que s'il étoit
„ question entre vous de quel-
„ que chose de fort important :
„ remettez-vous , mes chers en-

„ fans, & que votre connoiffan-
„ ce fe faffe un peu moins sé-
„ rieufement ; je veux que le Che-
„ valier foit mon confident : il
„ fçait les petites tracafferies que
„ j'ai eûes à ton fujet avec fon
„ frere ; il faudra bien qu'il
„ vienne quelquefois te voir pour
„ moi, qu'il t'apporte mes let-
„ tres, & me rende tes réponfes :
„ je crois qu'il ne fera point fâ-
„ ché de nous obliger ainfi toutes
„ deux. . . . Oh ! pour cela non,
„ ma chere fœur, reprit vive-
„ ment le Chevalier, en embraf-
„ fant la Comteffe avec tranf-
„ port ; je vous assure que je fuis
„ bien fâché que mon frere veuil-
„ le donner du chagrin à Made-
„ moifelle Vous voyez, ma
„ chere Cecile, ajouta la Com-
„ teffe, que le Chevalier a un

„ bon cœur ; je veux que vous
„ l'aimiez , que vous lui donniez
„ de bons conseils : il n'a pas
„ reçu dans la Province une édu-
„ cation aussi bonne que la vôtre ;
„ mais il est docile , & je suis
„ sûre qu'il se rendra digne de
„ votre amitié & de vos soins. »
Le Chevalier, par la vivacité avec
laquelle il s'empressoit toujours
à répondre , m'aidoit à cacher
une partie de mon embarras ;
j'avois été si surprise de le voir
au moment que je ne m'y at-
tendois plus , que j'avois peine
à me remettre : je pris cepen-
dant quelque empire sur moi , &
dès qu'il eût assuré sa sœur de la
docilité qu'il apporteroit à suivre
mes conseils , je pris enfin la pa-
role. » Madame , dis-je à mon
tour , ce sont vos avis , ce sont

» vos exemples que M. le Che-
 » valier doit suivre ; il est en trop
 » bonne main , pour chercher à
 » s'instruire ailleurs de ses de-
 » voirs : c'est le meilleur conseil
 » que je puisse jamais lui donner,
 » & c'est le seul que j'oserai ja-
 » mais me permettre. . . . Je le
 » suivrai bien volontiers , Madc-
 » moiselle , reprit encore le Che-
 » valier avec une vivacité qui lui
 » étoit naturelle , » & je vous pro-
 » mets de me conformer , pour
 » vous plaire , à tout ce que vous
 » aurez la bonté de me prescri-
 » re. « Je ne concevois point pour-
 » quol cette conversation me gê-
 » noit ; je cherchai à la faire finir
 » en parlant à la Comtesse de la
 » constance de son mari à me per-
 » sécuter , des craintes que ses
 » menaces m'inspiroient, malgré les

assurances qu'elle avoit la bonté de me donner : elle me les renouvela d'une façon bien propre à remettre tout-à-fait le calme dans mon ame ; elle me conseilla même , au cas que le Comte revint encore à la charge , ou par lui-même , ou par ses émissaires , de lui dire , ou de lui écrire , s'il en étoit besoin , pour lui faire perdre toute espérance , que j'avois pris la résolution de me donner toute entiere à Dieu , en faisant profession dans une Maison Religieuse.

„ Ma chere sœur , au moins , dit le
„ Chevalier , c'est seulement pour
„ le faire croire à mon frere.
„ N'est-ce pas ? Oui , Cheva-
„ lier , reprit la Comtesse : est-ce
„ que vous seriez fâché que Ce-
„ cile fût Religieuse ? Assurément,
„ répondit-il , ce seroit dommage.

Je ne pus m'empêcher de rire de cette faillie ; mais je lui dis en reprenant mon sérieux : » Je le » serai pourtant , M. le Chevalier , » & c'est le seul état qui me con- » vienne. Non , Mademoiselle , » vous ne le ferez point , reprit il » avec colere , en prenant la grille » de ses deux mains , » j'arrache- » rois plutôt cette vilaine grille-là. La Comtesse rit à son tour , & se leva pour se retirer , en me di- fant : ,, adieu , ma chere Cecile , ,, vous voyez que mon petit frere ,, est bien fol , il faut que vous ,, me le rendiez plus sage ; adieu : ,, allons , Chevalier. « Il se tua de dire qu'il n'étoit pas tard , sa pe- tite remontrance fut inutile ; je baisai la main de la Comtesse ; il voulut se saisir de la mienne ; mais je la retirai , & la Comtesse

arracha enfin le Chevalier du
parloir : j'y restai quelque tems
seule contre mon ordinaire, com-
me si j'avois pû les suivre des
yeux; je fus surprise de me trou-
ver dans cette situation. » Oh!
» ma chere Comtesse, dis-je
» tout haut, que j'ai de peine
» aujourd'hui à quitter les lieux
» où je vous ai vûe : non, ja-
» mais votre amitié ne m'a pa-
» ru si tendre. Que le Cheva-
» lier de Beaubourg est heu-
» reux, continuois-je en moi-
» même, d'avoir une sœur com-
» me vous ! Il faudroit qu'il fût
» bien malheureusement né, si
» avec les secours qu'il doit
» trouver auprès de vous, il ne
» devenoit pas le plus honnête
» homme du monde ; mais que
» dis-je ! reprenois-je sur le

» champ ; où peut-on rencon-
 » trer un plus heureux naturel ?
 » Il a le cœur excellent, l'es-
 » prit vif, & je suis sûre qu'il
 » l'a juste. Pour les graces de
 » sa personne, sa taille, sa fi-
 » gure, ses traits, tout cela me
 » paroît accompli. Pourquoi le
 » Commandeur n'a-t-il pas eu
 » la consolation de le voir ? Il
 » l'auroit encore aimé davan-
 » tage, & je ne suis point sur-
 » prise des sentimens que la
 » Comtesse a pour lui ; il faut
 » avouer qu'il est bien digne de
 » sa tendresse. “ Telles étoient
 mes pensées, tandis que je re-
 tournois à ma chambre, & long-
 tems même après que j'y fus en-
 trée : j'ignorois alors quel poison
 de si douces, mais de si dange-
 reuses idées portoient avec elles

dans mon ame. Je ne craignois point de m'y livrer : je passai toute la nuit à m'en occuper ; mes sens s'agiterent, je ne pus fermer l'œil, & j'attribuai de la meilleure foi du monde mon insomnie au plaisir d'avoir vû la Comtesse, & d'avoir appris d'elle-même que je n'avois rien à craindre de la part de son mari : je ne découvris point alors, je ne soupçonnai pas même ce qui se passoit en moi ; je n'avois jamais eu de sentiment pour qui que ce soit, qui eût eu aucun rapport avec ceux dont je me sentoits pénétrer, sans chercher même à m'en défendre. La secrète approbation, que mon cœur donnoit à toutes les qualités que je voyois dans le Chevalier, me paroissoit un acte de

simple justice. Loin de me reprocher d'y faire une attention trop suivie, je m'y abandonnois avec un secret plaisir ; & ce plaisir je le regardois comme l'effet que devoient produire nécessairement l'innocence & la vertu sur les ames vertueuses.

Il y avoit deux jours que je me nourrissois de ces idées ; je les avois passés sans voir la Comtesse, & j'attendois ce moment avec plus d'impatience que jamais, sans doute parce que j'imaginois que le Chevalier devoit toujours l'accompagner dans les visites que je recevois d'elle : on vint m'avertir que mon maître à chanter étoit au parloir ; j'y allai dans l'état négligé où j'avois coûtume d'être le matin ; mais je fus surprise d'y

trouver une personne qui m'étoit tout-à-fait étrangère. C'étoit un homme d'une taille à peu près égale à celle de M. Chopelet, mon Maître, d'une belle figure ; je trouvai dans lui l'air de politesse des gens du grand monde : il me fit beaucoup de complimens qui m'embarraffoient autant que sa présence inopinée ; mais enfin m'ayant dit qu'il venoit de la part de M. Chopelet, qui étoit incommodé, & que je n'avois pas vû en effet depuis quelques jours, je me mis à mon clavecin, & me préparai à chanter un Motet de Campra ; je l'avois à peine commencé, que ce Monsieur me dit : « Ma-
» demoiselle, voilà une voix ad-
» mirable ; mais je serois bien
» curieux de vous entendre chan-

» ter quelque chose d'un Opéra :
» si vous aviez Atis , par exem-
» ple , je ne serois pas fâché de
» voir comment vous chante-
» riez une scène ; & quoique je
» n'aye point de voix , je la
» chanterois avec vous. “ J'avois
Atis , & je le mis devant moi ;
nous en chantâmes ensemble
deux scènes des plus tendres :
je ne parle point de la voix de
ce prétendu Maître ; mais je trou-
vai un goût & une expression
singulière dans son chant ; il me
parut content & me loua beau-
coup ; puis , négligeant de con-
tinuer sa leçon , il me deman-
da , après quelques autres dis-
cours , s'il étoit bien vrai que
j'eusse dessein d'entrer à l'Opéra.
» Moi , Monsieur , lui dis-je :
» non assurément. Est-ce que

» M. Chopelet auroit eu cette
» idée de moi? Non,
» Mademoiselle, continua-t-il,
» ce n'est point M. Chopelet qui
» m'a parlé; ce n'est même pas
» lui qui m'a fait venir ici, je
» suis obligé de lui rendre cette
» justice : c'est M. le Comte de
» Beaubourg qui m'a parlé de
» vous, & qui m'a engagé à
» vous voir. Ah ! Monsieur,
» lui répondis-je, je vous prie
» de ne pas le croire..... Dai-
» gnez m'écouter, Mademoi-
» selle, reprit-il en m'interrom-
» pant; je commence par vous
» demander sincèrement pardon
» de la liberté que j'ai prise; je
» vois que le Comte s'est trom-
» pé & qu'il m'a trompé moi-
» même : Non, Mademoiselle,
» bien loin de vous engager à

» prendre un parti qui vous con-
» vient si peu, je serois le pre-
» mier à vous en détourner, &
» je puis vous assurer que le
» Comte n'aura pas lieu de se
» louer de la démarche qu'il m'a
» forcé de faire. Je remerciois
cet honnête Monsieur de sa fa-
çon de penser, lorsque la Com-
tesse entra dans le parloir. » Je ne
» t'interromperai pas longtems,
» ma chere Cecile, dit-elle en s'a-
dressant à moi ; puis s'apperce-
vant tout-à coup que j'étois en
compagnie : » Quoi ! Monsieur de
» Francine ici ! continua-t elle,
» quelle est ma surprise ! venez-
» vous aussi, Monsieur pour
» m'enlever ma fille ? Non, Ma-
» dame, répondit - il, avec
» toute la politesse imaginable ;
» je viens au contraire à son

» secours ; Mademoiselle sçait
» ce que je viens de lui dire :
» Monsieur le Comte votre
» époux m'en a fait accroire ;
» mais , Madame , je n'ai pas
» pris le change un instant , &
» du moment que l'ai vû cette
» aimable Demoiselle , j'ai sen-
» ti quelle n'étoit pas faite pour
» nous : elle gâteroit , dit-il en
» plaifantant , toute notre Aca-
» démie..... Ah ! Monsieur , re-
» prit la Comtesse , joignez-
» vous donc à nous , pour faire
» cesser une persécution qui
» n'aura d'autre succès que de
» tourmenter cette pauvre en-
» fant : je la connois , c'est en
» vain que le Comte cherche
» à la séduire..... Madame ,
» dit M. de Francine , en se ré-
» tirant , je suis honteux que

vous m'avez rencontré ici ;
mais je n'y serai pas venu en
vain ; je querellerai comme il
faut M. le Comte , je vous en
réponds , & j'aurai du moins
le plaisir de dire à Made-
moiselle en votre présence ,
que c'est sur un plus grand
théâtre que le nôtre , qu'elle
doit faire briller & ses talens
& ses vertus. " Il nous quitta
enfin. ,, Eh bien, Madame, dis-je
à la Comtesse , vous le voyez,
M. le Comte ne cesse de me
persécuter.... Je ne suis pas fâ-
chée de cette petite aventure,
ma chere Cecile , dit la Com-
tesse , j'espere que ce sera la
derniere. M. de Francine sera
fâché d'avoir été surpris ici par
moi ; je le connois , il tancera
mon mari de la bonne façon

„ pour l'avoir exposé à cette
„ aventure, & je suis persuadée
„ qu'il se fera un point d'hon-
„ neur de lui faire entendre rai-
„ son. Personne n'en est plus
„ capable, le Comte passe avec
„ lui presque tous les jours de
„ sa vie, & bientôt il tournera
„ ses visées ailleurs. Mais, ma
„ chere enfant, je n'ai pas le
„ tems de m'arrêter ici davan-
„ tage; je pars avec le Comte
„ mon mari pour Versailles;
„ nous devons y être sept à
„ huit jours: j'ai permis au Che-
„ valier, qui reste à Paris, de
„ venir te voir une ou deux fois
„ pendant mon absence; je lui
„ écrirai, & lui enverrai de mes
„ nouvelles pour toi, qu'il sera
„ charmé de te rendre lui-mê-
„ me: je te dirai franchement

„ que je crois que tu lui tournes
„ la tête ; depuis qu'il t'a vûe ,
„ il ne cesse de me parler de
„ toi , & voudroit venir ici à
„ tout moment. Le Comte a fait
„ de Duclos une espece de gou-
„ verneur ; il l'a mis auprès de
„ son frere , pour veiller sur sa
„ conduite : Duclos est un hon-
„ nête garçon ; il m'a bien fait
„ des excuses de la commission
„ dont il s'étoit chargé pour
„ toi , & je me flate qu'il se
„ comportera désormais plus sa-
„ gement à ton égard. Adieu ,
„ j'ai voulu t'apprendre moi-mê-
„ me toutes ces choses avant
„ mon départ. „ J'eus à peine le
„ tems de marquer ma reconnois-
„ sance à ma chere Comtesse ; elle
„ partit , & me laissa , en me quit-
„ tant matiere à de nouvelles

réflexions. De tout ce qu'elle m'avoit dit avec tant de précipitation, rien ne m'avoit frappé, comme ce qu'elle m'avoit appris du Chevalier.

» Quoi! me dis je alors. . . .

» le Chevalier a donc pensé

» à moi dans le tems que j'é-

» tois moi-même occupée à

» penser à lui? Ce procédé jus-

» tifie bien le jugement que j'en

» ai fait: oh! je suis bien sûre,

» me disois-je, que pour lui il

» ne me conseillera pas d'en-

» trer à l'Opéra; je suis fâchée,

» continuois-je, que Madame

» la Comtesse ne l'ait pas amené

» avec elle; je suis persuadée

» qu'il ne tardera pas à me ve-

» nir voir. " Par de telles pensées

& mille autres de la même na-

ture qui se succédoient rapi-

dement, & que je formois avec toute l'innocence possible, mon cœur s'ouvroit sans que je le scusse à la plus dangereuse de toutes les passions: de combien d'inquiétudes & de tourmens m'a-t'elle fait gémir dans la fuite! & de combien de maux ne devoit elle point être pour moi la source, si le fort n'avoit enfin permis qu'elle eût un succès plus heureux que je ne devois jamais me le promettre!

Je fus deux jours entiers sans entendre parler ni du Chevalier ni de la Comtesse; je ne dissimulerai point que ma patience commençoit à être à bout.

„ En vérité, disois-je, la Com-
„ tessé se moque t'elle? Elle fait
„ quelles sont mes inquiétudes

„ sur sa santé, sur son voyage :
„ le Chevalier ne devoit-il pas
„ être déjà venu de sa part ?
„ Elle me disoit que je lui fai-
„ fois tourner la tête, & je
„ suis sûre qu'il n'en est rien.
„ S'il avoit tant d'envie de me
„ voir, qui pourroit l'en em-
„ pêcher, puisque sa sœur le lui
„ a permis ? Ne doit-il pas pen-
„ ser que j'en ferai bien aise
„ moi-même ? Ah ! j'ai perdu,
„ disois-je encore, la seule per-
„ sonne qui m'aimoit au mon-
„ de, & je ne retrouverai ja-
„ mais une amitié si tendre en
„ qui que ce soit, puisque le Che-
„ valier de Beaubourg n'en est
„ pas capable. „ Le surlende-
main du départ de la Com-
tesse étoit déjà fort avancé, &
je désespérois de voir le Che-

valier pendant l'absence de Madame sa sœur, lorsqu'on vint m'avertir qu'on me demandoit au Parloir. Je croyois ne pouvoir assez tôt m'y rendre ; mais je fus étonnée de me trouver agitée & si tremblante, que j'avois presque peine à me soutenir. J'arrivai cependant en sa présence : je pensois qu'elle dût me remettre ; mais la vue du Chevalier ne fit qu'augmenter l'agitation de mes sens ; elle fut telle que j'avois à peine la force de parler. Le Chevalier que j'avois trouvé quelques jours avant si vif, me parut en ce moment aussi timide & aussi embarrassé que moi. Duclos, qui l'accompagnoit, fut obligé de me porter pour lui la parole ; il me dit que Monsieur le Chevalier étoit char-

gé de me rendre une lettre de Madame la Comtesse : le Chevalier étoit si troublé , qu'il laissa tomber cette lettre en voulant me la présenter ; il s'empresſa de la ramaffer , & me dit enfin en me l'offrant , qu'il avoit été fort inquiet de ma ſanté depuis qu'il ne m'avoit vûe : je lui fis une réponſe de la même valeur à peu près , & le remercia de s'être chargé lui-même de me rendre la lettre de Madame ſa ſœur. J'avois ſans doute bien de l'empresſement à la lire ; mais ce fut moins ce ſentiment que l'envie de cacher un déſordre que je ne ſavois à quoi attribuer , qui me fit lui en demander la permiſſion. Je me retirai pour cela près d'une fenêtre aſſez éloignée de la grille , & je liſois la lettre de la Comteſſe

tesse d'une façon si distraite, qu'à chaque ligne j'étois obligée de recommencer; mon attention étoit partagée fort inégalement entre ma lettre & la conversation que le Chevalier & Duclos tenoient ensemble à basse voix : j'entendis ce dernier reprocher au Chevalier son air timide & embarrassé. „ Quoi, lui disoit-il, „ Monsieur, vous aviez tant „ d'impatience de voir Made- „ moiselle Cecile, & vous ne „ lui dites pas un mot? Que vou- „ lez vous qu'elle pense? Je ne „ fais plus que lui dire, répon- „ dit le Chevalier : que ne fai- „ tes - vous comme ma sœur? „ Elle la faisoit parler, cela „ m'animoit. „ Duclos lui re- „ présentoit encore que c'étoit à lui à lier conversation avec moi;

qu'il ne convenoit pas qu'un domestique prît cette liberté en sa présence ; puis il ajouta : „ Que
» deviendrez-vous donc pendant que vous allez être seul
» avec Mademoiselle Cecile ?
» Vous savez que j'ai une commission à faire dans ce quartier pour Madame votre sœur :
» vous allez donc rester là comme une statue ? Ah ! reprit vivement le Chevalier, mon
» cher Duclos, menez-moi je vous prie avec vous. . . . „ Ces derniers mots que je ne fis aucun semblant d'avoir entendus, m'arracherent à ma lecture, quoique je ne l'eusse encore faite qu'imparfaitement. Je me rapprochai de la grille en demandant pardon au Chevalier ; mon abord & mon discours parurent

encore le confondre. Duclos se chargea de nouveau de répondre pour le Chevalier ; & prenant cette occasion pour me faire ses excuses sur ce qui s'étoit passé il y avoit quelques jours au sujet de la lettre du Comte, il m'affura qu'il n'avoit eu aucune connoissance de ses desseins, & n'y avoit pris aucune part, & que j'éprouverois désormais sa fidélité & son zèle : je le crus, & lui promis de ne penser plus à ce qui s'étoit passé. Ce prétendu zèle me procura dans la suite des chagrins bien plus amers que ceux qu'il m'avoit causés par son imprudence : il dit alors au Chevalier qu'il alloit exécuter les ordres de Madame sa sœur, & qu'il viendroit bientôt le reprendre ; il lui conseilla de me

faire un peu meilleure compagnie. „ Mais, dit le Chevalier,
„ j'ennuierai peut-être Made-
„ moiselle? Non, lui répondis-
„ je Monsieur, vous ne sauriez
„ m'ennuyer; vous me parlerez
„ de Madame votre sœur, &
„ mon plus grand plaisir est de
„ m'en entretenir. „ Duclos
nous laissa seuls; & comme si
ce départ nous eût ôté à tous
deux l'usage de la parole, nous
restâmes assez long-temps uni-
quement occupés à chercher
réciproquement & à éviter nos
regards: je fus la première à
rompre ce silence; la Comtesse
dont je croyois un moment au-
paravant devoir seulement m'en-
tretenir, ne me vint pas mê-
me à la pensée. Je questionnai
le Chevalier sur ses excercices,

sur ses amusemens ; il parut me répondre avec plus de liberté : il entra dans mille petits détails auxquels j'imagine aujourd'hui qu'il ne donnoit pas plus d'attention, que j'y en apportois moi-même ; il me parla sur-tout des plaisirs que le Comte son frere lui avoit procurés : il me dit qu'on l'avoit mené à l'Opéra , à la Comédie ; il me demanda si je n'y avois jamais été ; je lui dis que non , & qu'il étoit inutile , & même dangereux , qu'une personne , qui se destinoit comme moi à être Religieuse , allât à ces spectacles. » Mais, Mademoiselle, re-

» prit tristement le Chevalier ,

» pourquoi donc voulez - vous

» vous faire Religieuse ? ma sœur

» m'a dit que ce n'étoit qu'en

» badinant que vous en aviez
» parlé ; vous me défesperez ,
» lorsque je vous l'entends dire
» si sérieusement.... En vérité ,
» répondis-je au Chevalier , je
» ne vous comprends pas : pour-
» quoi seriez-vous fâché que je
» fisse ce que vous vous dispo-
» sez à faire vous-même : car ,
» malgré votre épée , vous êtes
» Religieux vous ; M. votre on-
» cle m'a toujours dit qu'il l'é-
» toit..... Oui : mais Mademoi-
» selle , me dit le Chevalier ,
» je n'ai pas fait mes vœux ,
» comme lui ; mon oncle ne
» pouvoit plus se marier , &
» moi je le puis.» Je ne pus m'em-
pêcher de rire de cette saillie : je
me fis un plaisir de soutenir au
Chevalier qu'il ne se marieroit
jamais ; lui s'opiniâtroit au con-

traire , & notre entretien étoit très - vif lorsque Duclos arriva ; il en fit compliment à son jeune maître , & me demanda si je ferois réponse à la Comtesse : quoique je ne sçusse qu'imparfaitement ce qu'elle m'avoit écrit , je jugeai qu'il n'étoit pas nécessaire que j'y répondisse. Ainsi finit la visite du Chevalier , après laquelle je me trouvai toute autre que je n'avois été jusqu'à ce moment ; j'éprouvois une sorte de tranquillité dont la cause m'étoit aussi peu connue que l'avoit été celle de mon trouble ; je me souvenois avec une secrete joie de la vivacité avec laquelle le Chevalier m'avoit dit qu'il pouvoit se marier ; j'étois flattée de penser qu'il ne m'avoit pas parlé de la sorte sans dessein ,

& que fans doute il m'avoit en vûe , lorsqu'il m'avoit tenu ce discours : je m'arrêtois , je me plaisois à ces idées , toutes folles qu'elles eussent dû paroître à quelqu'un dont l'esprit , j'ose le dire , étoit aussi formé que le mien ; mais elles étoient l'effet d'une passion plus jeune , mais plus puissante que ma raison , & cette raison ne s'étoit point encore exercée à combattre aucun penchant de cette nature. Quoiqu'il en soit , j'avoue que cette chimère ne me déplaisoit point ; je reçus encore une lettre de la Comtesse avant son retour , elle me fut rendue par la même voie. Je ne dis rien de ce qu'elles contenoient , parce qu'on peut se douter que c'étoit uniquement amitié de sa part ; dans la der-

niere, la Comtesse m'apprenoit cependant que le Comte de Beaubourg avoit obtenu pour son jeune frere l'agrément de traiter d'une Compagnie de cavalerie, à condition qu'il ne la commanderoit qu'après avoir passé un an dans les Mousquetaires. Le Chevalier, qui me rendit encore cette seconde lettre avec l'air aussi timide & aussi embarrassé qu'il l'avoit eu en me rendant la premiere, dut me trouver plus de liberté avec lui dans cette seconde entrevûe : la présence de Duclos, qui ne nous quitta point, sembloit me donner plus de confiance ; mais il me parut qu'elle embarrassoit le Chevalier : toute notre conversation roula sur les complimens que je devois au Chevalier & à

la Comtesse : j'écrivis sur le champ à celle-ci, & le Chevalier se chargea de lui envoyer ma lettre ; il me quitta plus tristement qu'il n'avoit fait la dernière fois qu'il m'avoit vûe, & je crus m'appercevoir qu'il se reprochoit de ne m'avoir pas dit tout ce qu'il eût voulu me dire. Cette idée me flatoit encore ; mais je ne devois pas jouir long-tems de cette petite douceur : nous étions trop jeunes l'un & l'autre pour deviner ce qui ce passoit en nous, & pour nous garantir par la fuite & par la raison d'une passion qui devoit selon toutes les apparences répandre son poison sur tout le cours de notre vie, puisqu'il n'étoit pas naturel de penser

qu'elle pût jamais faire notre bonheur. Je continuai donc à repaître mon imagination de tout ce que les discours, l'embarras, la tristesse même du Chevalier sembloient me promettre: il ne se mêloit à cette heureuse situation aucune inquiétude; je n'envifageois dans ce moment d'ivresse que l'espérance d'un engagement aussi vertueux que légitime; je le croyois assez autorisé par la convenance d'âge & de caractère, & je ne me permettois pas même d'en douter. Je ne tardai pas à avoir de nouvelles raisons pour me confirmer dans cette douce idée. Dès le lendemain matin, au moment que j'étois proche du tour avec quelques - unes de

mes Compagnes, j'entendis une voix qui me demandoit, & je reconnus celle du Chevalier; je lui répondis moi-même d'aller au Parloir, & je m'y rendis avec tant de diligence, que j'y étois avant lui: il se présenta seul à moi; je fus effrayée. Je le trouvai pâle & défait, quoiqu'il me parût fort échauffé: ses cheveux étoient en désordre, & jamais je ne l'avois vû si tremblant; il avoit à peine la force de me parler: ce fut avec une voix presque éteinte, & par des paroles interrompues & sans ordre qu'il se hâta de me faire entendre qu'il avoit encore une lettre de sa sœur à me rendre.....

» Ah! Monsieur, lui dis-
» je, vous venez sans doute

» m'annoncer quelque malheur?
» Non, Mademoiselle, me ré-
» pondit le Chevalier; mais par-
» donnez moi, je vous prie; je
» vais me retirer. „ En effet il
se disposoit à sortir du Parloir.
» Quoi! Monsieur, m'écriai-
» je encore plus allarmée, vous
» me quittez, vous me laissez
» dans une inquiétude mortelle;
» cette lettre de Madame la
» Comtesse, vous n'osez donc
» me la rendre? Ah! mon cher
» Chevalier, car cette expres-
» sion m'échapa malgré moi,
» ne refusez pas de me tirer de
» l'incertitude affreuse où votre
» état & votre embarras me jet-
» tent; donnez - moi cette let-
» tre fatale, deuffai - je y trou-
» ver le plus grand des malheurs.
» Le Chevalier fut arrêté, fut

» attendri par mes larmes. Eh
» bien, Mademoiselle, me dit-
» il, vous le voulez, vous allez
», me haïr: la voilà cette lettre,
» continua-t'il en me la pré-
» sentant; mais souffrez que
» je vous quite, je ne puis rester
» plus long-temps sans que
» Duclos se doutât de quelque
» chose. », En effet j'eus à
peine la lettre entre les mains
qu'il disparut comme un éclair.
Je ne me donnai pas le temps
de réfléchir: j'avois trop d'im-
patience d'être informée de ce
que contenoit une lettre qui
m'étoit rendue d'une façon si
extraordinaire & si effrayante;
je l'ouvris donc promptement.
J'y eus à peine jetté les yeux,
que je m'apperçus qu'elle étoit
d'une écriture qui m'étoit tout-

à-fait inconnue. „ Ah ! m'écriai-
„ je , cette lettre n'est pas de la
„ Comtesse , elle est malade sans
„ doute ; peut-être est-elle en
„ danger ; je ne la verrai peut-
„ être plus : je tremble , con-
„ tinuai-je , en retournant m'en-
„ fermer dans ma chambre , „ &
„ je n'aurai jamais la force de
„ soutenir les tristes nouvelles
„ que je vais apprendre. „ Je te-
nois cette lettre , je l'ouvrais ,
je la mouillois de mes larmes ;
on va juger qu'elle fut ma sur-
prise , lorsque m'étant un peu
rassurée sur des frayeurs que
j'accusois quelquefois d'être ima-
ginaires , je résolus enfin de me
tirer moi-même d'une incer-
titude aussi insupportable pour
moi dans ce moment , que l'au-
roient pu être tous les maux

que j'osois prévoir. Je me déterminai donc à lire ma lettre, & je la transcris ici toute entière sans y mêler les réflexions ou les idées dont ma lecture fut souvent interrompue ; je me persuade que le lecteur, qui connoît déjà ce que je pensois alors, s'imaginera aisément les différentes impressions que cette lettre dut me faire : la voici telle que je la conserve encore.

MADemoiselle,

„ Pardonnez-moi, si je me
„ fers de la permission que ma
„ sœur m'a donnée de vous ap-
„ porter moi-même ses lettres,
„ pour vous faire tenir celle-
„ ci. Depuis l'instant que je
„ vous ai vûe la première fois „

» je ne me connois plus , je ne
 » pense qu'à vous , je voudrois
 » vous voir à tout moment &
 » pouvoir vous dire tout ce que
 » j'ai dans l'esprit ; mais aussitôt
 » que je vous vois , je n'ai
 » plus d'esprit , & je ne fais plus
 » ce que j'avois résolu de vous
 » dire : vous avez dû vous en
 » appercevoir surtout à ma
 » dernière visite. Il est vrai que
 » la présence de Duclos m'em-
 » barraissoit ; j'ai pris la résolu-
 » tion de m'échapper de lui ,
 » aussitôt que je le pourrai ,
 » pour vous aller voir tout seul.
 » Je ne fais si j'aurai pourtant
 » la force de vous dire combien
 » je vous aime , & je prends le
 » parti de vous l'écrire pour
 » vous prier , si vous m'aimez
 » aussi , de me l'écrire de même ,

„ afin que personne ne le sçache.
„ Surtout ne croyez pas que je
„ fois Religieux, comme vous me
„ l'avez dit, & que je ne puis plus
„ me marier; peut être ne savez-
„ vous pas que je puis quitter
„ croix tant que je n'aurai
„ point fait mes vœux : Made-
„ moiselle, je vous l'apprends,
„ & je vous assure que je la
„ quitterai de bon cœur, si vous
„ voulez être ma femme : pour
„ moi je vous jure que je veux
„ être votre mari, que j'en
„ meurs d'envie, & que je vou-
„ drois l'être tout-à-l'heure.
„ Croyez-moi, Mademoiselle,
„ ne vous faites point Religieu-
„ se; je crois que j'en mour-
„ rois de douleur. En vérité,
„ vous devez bien m'aimer :
„ car je sens bien que je vous

„ aime plus que ma sœur elle -
 „ même , & je vous assure que
 „ je l'aime beaucoup. Il me sem-
 „ ble que j'avois encore mille
 „ choses à vous dire ; mais je
 „ suis si troublé en vous écri-
 „ vant , que je ne me souviens
 „ plus de rien. Ce que je n'ou-
 „ blierai de ma vie , c'est que
 „ vous êtes la plus aimable per-
 „ sonne que j'aye jamais vûe ,
 „ & que je vous aime mieux
 „ que tout le monde ensemble.

Le Chevalier de Beaubourg.

Si le Chevalier eût eu la force
 de rester auprès de moi , & que
 je l'eusse trouvé après la lecture
 de sa lettre , il seroit retourné
 à son Académie bien satisfait de
 moi , & je suis obligée d'avouer
 que je lui eusse peut-être dit des

choses plus agréables qu'il ne me convenoit de les lui dire : cette lettre m'avoit pénétrée d'un espoir si doux & d'une reconnoissance si tendre , que mon cœur sans doute se fût épanché avec autant d'innocence que le sien : j'avois trop peur d'expérience sur le train ordinaire des choses du monde , pour imaginer qu'il pût y avoir le moindre obstacle à notre union ; j'étois sûre de l'amitié de la Comtesse , je sçavois qu'elle aimoit tendrement le Chevalier ; & je croyois qu'il suffiroit de l'instruire de ce que nous pensions tous deux pour qu'elle s'empressât elle-même à faire notre commun bonheur : il ne me vint pas seulement dans l'esprit que le Comte de Beaubourg pût s'opposer aux vûes du

Chevalier son frere ; j'avois oublié les sentimens qu'il avoit eus pour moi , & ceux du Chevalier me paroïssent si légitimes , que je ne pensai pas même qu'on pût jamais les lui reprocher. Je n'osai point écrire au Chevalier , comme il paroïssoit l'exiger de moi : je me reprochois à la vérité cette retenue ; mais je me consolais , en me persuadant que la Comtesse me sçauroit gré d'avoir attendu son aveu pour ouvrir mon cœur à son cher frere : j'en attendis son retour avec plus d'impatience ; & comme je n'en eus nouvelle que le lendemain au soir , on peut juger si un jour & demi passé depuis que j'avois reçu la lettre du Chevalier dût me paroître long. Ce fut Duclos qui vint me l'apprendre ; je lui

demandai des nouvelles du Chevalier. » Mademoiselle, me répondit Duclos il s'est échauffé hier à la Paume ; il en a été incommodé : je crois même qu'il a eu un peu de fièvre cette nuit , car il a été fort agité Eh ! mon Dieu, dis-je , mon cher Duclos , vous me faites trembler , je serois au désespoir N'ayez point d'inquiétude , Mademoiselle , interrompit Duclos , ce ne fera rien , il est un peu changé ; mais demain je compte qu'il n'y paroîtra plus , & qu'il sera en état d'aller diner chez Monsieur son frere Ah ! mon cher Duclos , lui dis-je , faites mille complimens pour moi à M. le Chevalier , & lui dites sur toutes

„ choses , que je ne veux pas
„ qu'il soit malade. . . . J'avois
un desir si vif & si pressant de
voir la Comtesse , que je priai
Duclos de se charger d'un bil-
let pour elle que j'allai lui écrire
sur le champ. Après mon com-
pliment sur son heureux retour ,
j'eus l'indiscrétion de lui man-
der que j'avois quelque chose de
singulier à lui apprendre , & que
j'aurois fort souhaité de la voir
le lendemain. Duclos ne fut pas
plutôt parti , que je me félicitai
moi-même de ce que je venois
de faire. . . . „ Le Chevalier , me
„ disois-je , dîne demain avec
„ sa sœur ; elle l'amenera sans
„ doute ici , & il fera témoin
„ de la façon dont je parlerai
„ à la Comtesse : je suis sûre
„ qu'il sera content de moi. . . .

Cette idée me causa une joie bien sensible ; mais elle ne dura que jusqu'au moment qu'on vint m'annoncer la visite de la Comtesse : ce fut le lendemain matin de bonne heure , au moment que je m'y attendois le moins. Cette nouvelle déconcerta dans l'instant tous mes projets ; tout ce que j'aurois dû prévoir , tout ce que j'aurois dû craindre , se présenta confusément & tout à la fois à mon imagination : je fus effrayée de cette visite que j'avois si ardemment désirée ; je balançai , je doutai si je devois faire confiance à la Comtesse de la lettre de son frere : je l'avois sur moi ; je fus tentée de la renfermer. Cette idée me parut elle-même une trahison que je me ferois en vain proposée
de

de faire à la Comtesse ; je ne pris aucun parti , il falloit paroître ; j'allai au parloir pâle & tremblante : j'oubliai dans ce moment , que j'avois écrit la veille à la Comtesse , que je devois lui dire quelque chose de particulier ; je ne pensai qu'à répondre aux marques de son amitié , & à calmer ses inquiétudes sur l'état où j'avois paru devant elle ; mais elle ne me laissa pas long-tems dans l'indécision , où je serois sans doute restée , si elle ne m'en eût tirée elle-même., Eh bien , me dit-elle ,
 „ ma chere Cecile , tu as quel-
 „ que chose à m'apprendre ?
 „ c'est sans doute quelque nou-
 „ velle entreprise du Comte mon
 „ mari ? & voilà ce qui cause le
 „ trouble où je te vois. . . . Il est

„ vrai, Madame, que je suis
„ troublée; mais ce n'est point
„ M. le Comte qui en est cause,
„ c'est M. le Chevalier qui m'a
„ trompée. Vous sçavez, Ma-
„ dame, que vous m'avez en-
„ voyé par lui les lettres que
„ vous avez eu la bonté de m'é-
„ crire : il s'est servi de la per-
„ mission que vous lui avez don-
„ née, pour m'en rendre une
„ qui est de lui-même, & que
„ j'ai crûe de vous; c'est ce qui
„ a fait que je l'ai décachetée...
„ Voilà donc, interrompit la
„ Comtesse en riant, le grand
„ sujet de tes chagrins ? c'est
„ donc là ce qui t'altère & te
„ change au point où je te
„ vois ? Que tu es folle, ma
„ pauvre Cecile ! Voyons un peu
„ ce que le Chevalier a pu te

„ mander ; le pauvre enfant ! je
 „ lui sçais bon gré d'avoir été
 „ sensible pour toi : car sans
 „ doute ce n'est pas pour te
 „ dire qu'il te hait qu'il s'est
 „ avisé de t'écrire ? Oh ! non ,
 Madame , répondis-je fort in-
 nocemment en donnant la lettre
 à la Comtesse : elle la lut tout
 haut ; les propositions de ma-
 riage , les noms de mari & de
 femme la firent éclater de rire ,
 & ce rire ne m'en donnoit à
 moi nulle envie. Lorsqu'elle fut
 à l'endroit où le Chevalier m'af-
 furoit qu'il m'aimoit plus que sa
 sœur elle-même , elle affecta un
 sérieux plus capable encore de
 m'en imposer, » Comment !
 „ dit elle , il t'aime plus que moi !
 „ Mais vraiment je dois être
 „ jalouse : tu veux donc m'en-

» lever ainsi tous les cœurs sur
» lesquels j'ai des droits ? cela
» n'est pas bien, ma chere Ceci-
» le: choisis, je te prie; il faut du
» moins m'en laisser un, & ce
» ne sera pas mon mari que tu
» choisiras, j'en suis sûre
Oh! pour cela non, Madame,
répondis-je de très-bonne-foi:
elle rit de ma réponse en ache-
vant de lire; & me dit ensuite
plus sérieusement: » le Cheva-
» lier pense juste, & il est de fort
» bon goût, ma chere enfant;
» s'il étoit plus riche qu'il ne
» doit l'être, & que la fortune
» t'eût fait naître avec tous les
» avantages que tu mériterois
» de posséder, je le trouverois
» heureux de penser dans un
» âge plus avancé ce qu'il pa-
» roît penser aujourd'hui; mais,

» ma chere Cecile , c'est un en-
» fant qui parle : le Chevalier
» a à peine dix-sept ans ; il n'a
» encore rien vû , & tu as trop
» d'esprit pour ne pas prévoir
» tous les changemens qui peu-
» vent arriver dans le cœur d'un
» enfant de cet âge - là : cepen-
» dant je t'avoue que je suis fort
» aise qu'il ait pris pour toi un
» goût qui paroît si vif , & qui
» sans doute t'allarme ; il ne
» pouvoit lui arriver rien de
» plus heureux , en entrant ici
» dans le monde , que d'adres-
» ser ses premiers vœux à quel-
» qu'un d'aussi sage & d'aussi rai-
» sonnable que toi. Cette pas-
» sion subite , & si ordinaire
» à ceux de son âge qui n'ont
» encore rien vû , ce feu
» passager dont tu sçauras à

» merveille te rendre la maîtref-
» se , le détournera de tous les
» dangers où son peu d'expé-
» rience & la compagnie des
» jeunes gens l'eussent exposé ;
» ne fois donc plus effrayée des
» sentimens que le Chevalier a
» pris pour toi : voilà sa lettre ,
» je te la remets, ma chere Cecile ;
» mais surtout qu'il ignore que
» tu m'en ais fait confidence : ce-
» la l'embarrasseroit avec moi, &
» je veux que ce soit lui qui me fas-
» se part de son secret ; c'est à quoi
» tu dois l'engager toi-même :
» mais en même tems je te re-
» commande ce cœur que je
» mets à ta discrétion. Ce n'est
» pas d'une tendresse inutile que
» tu dois le nourrir ; c'est de
» ces sentimens d'honneur &
» de vertu qui sont si bien gra-

» vés dans ton propre cœur dont
 » tu dois tâcher de pénétrer le
 » sien ; c'est de l'amour de son
 » devoir & de sa gloire que tu
 » dois remplir son ame ; & c'est
 » à ce prix que tu dois mettre
 » l'amitié que je te prie d'avoir
 » pour lui : il est tems que j'aie
 » le prendre , comme je le lui
 » ai fait promettre. Adieu, ma
 » chere fille ; je ne lui dirai point
 » que je t'ai vûe , & je ne ferai
 » pas long - tems sans l'envoyer
 » ou sans l'amener moi - même
 » ici , pour y prendre de toi les
 » bonnes leçons que tu es plus
 » capable que personne de lui
 » donner. ,, La Comtesse me
 fit encore mille amitiés en me
 quittant , & me laissa plus acca-
 blée que convertie sur le compte
 du Chevalier. Je voyois bien

toutes mes espérances évanouies en un instant ; mais je sentoie mon cœur se révolter en secret contre la conduite que la Comtesse me propoioit d'avoir avec le Chevalier. Il est vrai que ces obstacles qu'elle m'avoit infinués avec adresse , me paroioient insurmontables à moi-même ; mais le désespoir de les trouver tels me faioit découvrir en même tems le véritable état de mon cœur. Je sentis trop tard les progrès de ma passion , & je reconnus enfin que le Chevalier m'inspiroit un amour aussi vif que le sien. Quoique la Comtesse m'eût dit de la légereté ordinaire des jeunes gens de son âge, je ne pouvois me persuader qu'il pût se résoudre à cesser de m'aimer.....

» Quoi, me disois-je, le devoir, la

» raison , la reconnoissance s'ef-
» forcent envain à combattre
» les sentimens que j'ai pour lui !
» L'inconstance auroit - elle plus
» de pouvoir sur son cœur que
» la vertu n'en a sur le mien ?
» Mais , ajoutois - je , quand il
» feroit capable en effet de chan-
» ger de sentiment pour moi ,
» aurois-je moi-même la force
» de le lui inspirer , & ne ferois-
» je pas la fille du monde la plus
» à plaindre , s'il avoit la lâche-
» té de suivre mes conseils ? Ah !
» mon cher Commandeur, m'é-
» criois-je, que n'ai-je point per-
» du en vous perdant ? combien
» la sagesse de vos avis me feroit-
» elle utile dans une conjonc-
» ture si délicate ! Ah ! sans dou-
» te vous ne m'auriez point
» été aussi cruel que Madame

» la Comtesse : « puis réfléchissant sur les instructions qu'il avoit daigné me laisser en mourant , j'aillai les prendre avec précipitation dans le petit coffre où elles étoient restées depuis que j'étois rentrée au couvent. Que je me reprochai d'avoir été si long-tems sans relire cette espece de testament du Commandeur ! je ne me rappellois qu'imparfaitement tout ce que son amitié avoit daigné m'y prescrire ; je l'avois lû dans un tems où la douleur de sa perte m'occupoit de sorte , que je n'avois pû faire une attention bien particulière à tout ce qui étoit contenu dans ces précieux avis : je les relus alors , non sans m'attendrir , en voyant jusqu'où le Commandeur avoit porté pour moi son amitié & sa prévoyance ;

mais hélas ! que devins-je , lorsque parvenue à cet endroit où le Commandeur me défendoit sur tout d'engager trop légèrement mon cœur , je rencontrai la vive peinture de ma situation présente , cette fierté de sentiment incapable d'admettre un choix qui fût indigne de moi , cette vanité satisfaite par la conquête du Chevalier , cette inégalité de condition qu'il me faisoit envisager comme devant être funeste à ma vertu , ou du moins au bonheur & à la tranquillité de ma vie. Tous ces traits , qui sembloient caractériser la passion dont mon cœur n'étoit déjà que trop atteint , furent autant de coups de foudre qui m'acablerent en un instant ; je n'eus pas la force de poursui-

vre : j'avois cherché du foulagement à mes peines dans un état dont l'incertitude seule faisoit mon tourment ; je trouvois mon arrêt , mais un arrêt aussi respectable pour moi qu'il me paroiffoit impitoyable. » C'en est donc » fait , m'écriai-je , ô mon cher » Chevalier , il ne m'est plus permis de vous aimer : non vous » ne sçavez jamais que mon » cœur avoit partagé votre tendresse : hélas ! j'accusois la » Comtesse de m'être cruelle ; » c'est son indulgence , ce sont » ses projets que je dois craindre ; elle veut que le Chevalier continue à m'aimer , à se » repaître d'une passion chimérique : elle veut que j'y paroisse » sensible ; & le moyen que » je ne le sois pas en effet ? croit-elle :

» que j'aye la force de feindre »
 » non je ne le puis , je rendrois »
 » fans doute le Chevalier aussi »
 » malheureux que moi ; je ne »
 » veux plus ni le voir , ni l'enten- »
 » dre : s'il doit être inconstant , »
 » j'aime mieux qu'il le doive à »
 » sa légereté naturelle , qu'à »
 » mes conseils ; je ne me confo- »
 » lerois jamais de lui avoir inf- »
 » piré des sentimens si peu di- »
 » gnes d'un cœur aussi bon que »
 » le sien. «

Voilà quelles étoient les affec-
 tions de mon ame dans une cir-
 constance que je regardois alors
 comme la plus malheureuse de
 ma vie. Si par hazard il se glisse
 dans l'image naïve que je m'effor-
 ce d'en donner ici , quelques ter-
 mes , quelques façons de m'énon-
 cer qui soient au-dessus de mon

âge , & qui ne dussent pas alors m'être connues , j'ose du moins assurer que je les sentoïis avec autant de force que je les exprime aujourd'hui. Mais enfin malgré les différens combats que me livroient tour à tour les sentimens de mon cœur , & les conseils , ou plutôt comme je les regardois , les ordres de mon cher Commandeur , ce fut enfin ce dernier parti que je pris la résolution de suivre. Dans cette idée où je crus m'être bien affermie , je craignis surtout que la Comtesse ne fût pas présente à l'entretien que je devois avoir avec le Chevalier ; je sentoïis par la façon de penser dont elle s'étoit ouverte à moi , qu'elle me donneroit de nouvelles armes contre ma foiblesse. Ce que je crai-

gnois arriva : peu de jours après je vis arriver la Comtesse avec le Chevalier ; & quoique je ne fusse point du tout d'humeur à entendre raillerie sur cet article , la Comtesse ouvrit la conversation par un ton de plaisanterie qui me confondit. “ Ma fille ,
” me dit - elle en entrant , voi-
” là un jeune Cavalier que je ne
” vous présente plus comme un
” enfant , ni comme mon frere ;
” c'est un galant dans toutes
” les formes , & c'est à titre de
” confidente que vous me voyez
” ici aujourd'hui : le Chevalier
” s'est ouvert à moi de la gran-
” de passion que vous lui inspi-
” rez ; je n'ai point voulu répon-
” dre pour vous , ma chere Ce-
” cile ; j'ignore si vous ferez en
” effet flatée de l'hommage du

» Chevalier : il m'a avoué qu'il
» vous avoit écrit, & il s'est
» plaint à moi que vous ne lui
» aviez pas fait réponse; je lui
» ai dit que la retenue qui con-
» vient à votre sexe ne vous le
» permettoit pas; mais je lui ai
» promis que vous vous expli-
» queriez ensemble de vive voix,
» & qu'il en auroit plus de plai-
» sir, en apprenant de votre bou-
» che quels sont vos sentimens
» pour lui & tout ce qu'il doit
» faire pour mériter de vous
» plaire. ,, J'avoue que ce dis-
cours de la Comtesse me don-
noit en secret un mouvement
d'indignation contre elle; je
voyois qu'elle trompoit le Che-
valier, en le flatant de l'espoir de
mériter un jour une tendresse
réciproque qu'elle ne regardoit

fans doute alors que comme un jeu , mais qui me paroissoit à moi l'affaire de ma vie la plus sérieuse. J'aurois été bien en peine , si j'eusse été obligée de lui répondre ; mais elle me tira elle-même d'embaras en continuant ainsi. “ Je vais vous laisser en-
” semble , mes chers enfans ; j'ai
” quelques visites à faire. Ne
“ rougis point , ma chere Cecile,
” me dit la Comtesse : car je rou-
” gissois en effet ; le Chevalier
” sera docile à tes conseils , il
” me l'a promis , je suis bien aise
” de ne pas troubler votre entre-
” tien. Adieu ; je reviendrai
” prendre le Chevalier , & j'es-
” pere le retrouver plus tran-
” quille à mon retour. „ Elle
partit sans que j'eusse la force
de lui faire même les compli-

mens les plus ordinaires. A peine fut-elle sortie, que mes larmes coulerent en abondance sans qu'il me fût possible de les contraindre ni de dire un mot. Le Chevalier fut effrayé, fut attendri de l'état où il me vit.

„ Que vois-je, dit-il, Mademoiselle ? est-ce que les discours de ma chere sœur vous ont affligée ? Est-ce moi qui suis cause que vous pleurez ? Ah ! si je vous ai déplu en lui avouant que je vous aime, je vous en demande pardon, & je vous assure que je n'ai pas cru que vous en seriez fâchée. „ Bientôt je le vis lui-même pleurer à son tour. „ Que je suis malheureux, disoit-il en articulant à peine, & en se jettant à genoux près de la

5 grille ! Par grace , pardonnez
,, moi mon imprudence. Eh !
,, Monsieur , m'écriai - je plus
,, touchée de ses larmes que de
,, ma propre situation , levez-
,, vous de grace , & ne vous
,, affligez point vous - même : ce
,, n'est point ce que vous avez
,, dit à Madame la Comtesse
,, qui me fâche ; si vous ne l'a-
,, viez pas fait de votre propre
,, mouvement , je vous aurois
,, obligé à le faire , & s'il vous
,, étoit permis de m'aimer sé-
,, rieusement , je ne l'eusse ja-
,, mais souffert sans qu'elle en
,, fût informée. Mais tenez ,
,, Monsieur , continuai - je avec
,, une innocence sans pareille ,
,, promettons - nous tous deux
,, que nous ne nous aimerons
,, plus , & alors nous laisserons

» croire à Madame la Comtesse
» tout ce qu'elle voudra.....
» Oh ! pour moi , reprit le Che-
» valier , je ne puis vous pro-
» mettre une chose comme cel-
» le - là ; je sens bien que je vous
» aimerois encore après vous
» avoir promis le contraire ; &
» puis lorsque vous me diriez en
» présence de ma sœur que vous
» m'aimez aussi , je n'aurois que
» du chagrin à vous l'entendre
» dire , puisque je sçaurois que
» cela ne seroit pas vrai.....
» Mais , mon dieu , lui dis - je ,
» car je trouvois précisément
» ma pensée dans la sienne , cela
» n'empêchera pas que je n'aye
» pour vous de l'amitié : je le
» veux bien , continua le Cheva-
» lier , pourvû que vous soyez
» ma femme , & que je sois votre

» mari..... Non , lui répon-
 » dis-je , cela n'est pas possible ,
 » & voilà justement ce qui me
 » fâche : je vous aimerois bien
 » davantage, s'il n'étoit pas ques-
 » tion d'être votre femme , puif-
 » qu'alors je pourrois avoir pour
 » vous les mêmes sentimens que
 » j'avois pour M. le Comman-
 » deur votre Oncle , & assuré-
 » ment vous n'auriez pas à vous
 » plaindre si je vous aimois au-
 » tant que j'ai aimé. Vous ne
 » me répondez rien , Monsieur ,
 » continuai-je , vous vous at-
 » tristez ; est-ce que vous ne fe-
 » riez pas encore content ? Non
 » Mademoiselle , me répondit
 » tristement le Chevalier : car
 » enfin vous ne m'aimeriez pas
 » comme je vous aime ; votre
 » amitié pour moi seroit comme

» celle que j'ai pour mon frere &
» pour ma chere soeur , & je sens
» bien que la mienne pour vous
» est mille fois plus forte : je les
» quitterois tous avec plaisir
» pour être avec vous , & j'ai
» beau les retrouver quand je
» vous quitte , je suis toujours
» chagrin de vous avoir quittée.
» En un mot, Mademoiselle, mon
» imagination me présente mille
» plaisirs que je ne puis ex-
» primer à vivre toujours avec
» vous ; elle ne m'offre partout
» ailleurs qu'un malheur cer-
» tain , & des peines auxquelles
» je sens que je ne pourrois résis-
» ter : je sçais bien que ces plai-
» sirs ne sont faits que pour celui
» qui pourra ne se séparer jamais
» de vous ; que lui seul peut
» être exempt de ces peines que

» je crains, & qu'il faut absolu-
» ment que je sois votre mari
» pour être heureux. Eh !
» Monsieur, lui répondis - je ,
» ne voilà - t'il pas encore que
» vous me parlez de mariage ?
» J'étois fort contente de tout
» ce que vous me disiez, il n'y a
» que cela qui me déplait : ce
» n'est pas que je fusse fâchée
» d'être votre femme, n'allez
» pas croire cela pour vous cha-
» griner encore ; mais c'est que
» cela n'est pas possible : il fau-
» droit pour cela que je fusse ri-
» che comme vous ; & puis n'y
» auroit - il pas toujours l'inéga-
» lité de condition qui ne man-
» que jamais de rendre malheu-
» reux ? Non, Mademoiselle ,
» reprit vivement le Chevalier ,
» lorsqu'on s'aime bien, on ne

» sçauroit être malheureux.
 » Tenez , lui dis - je , Monsieur
 » le Chevalier, je le croyois com-
 » me vous ; mais Monsieur le
 » Commandeur votre oncle-étoit
 » plus habile que nous ; c'est pour-
 » tant lui-même qui m'a défen-
 » du de vous aimer à cause de
 » cette inégalité : voulez - vous
 » que je vous le fasse voir écrit
 » de sa main ? Quoi ! reprit
 » tristement le Chevalier , mon
 » oncle sans me connoître vous
 » a défendu de m'aimer ? Ah ! je
 » suis sûr que si j'avois eu le bon-
 » heur de le voir , il ne m'auroit
 » pas traité si durement ; il a
 » peut-être pensé que je ferois
 » comme mon frere qui ne cher-
 » che qu'à vous tourmenter , &
 » qui a déjà une femme
 » Mais , lui repondis - je , vous
 m'im-

» m'impatientez vous-même; ce
 » n'est pas vous absolument qu'il
 » m'a défendu d'aimer, c'est
 » tout le monde : car il sçavoit
 » bien que je n'aimerois jamais
 » quelqu'un qui fût né aussi
 » malheureusement que moi; &
 » puisque je ne dois pas en ai-
 » mer d'autres, vous voyez bien
 » qu'il faut que je n'aime perfon-
 » ne. Eh bien, Mademoi-
 » selle, continua le Chevalier
 » en versant un torrent de lar-
 » mes, faites tout ce qu'il vous
 » plaira; mais pour moi je vous
 » aimerai toujours, & je mour-
 » rai de douleur si vous ne m'ai-
 » mez pas. Hélas, lui ré-
 » pondis-je, pénétrée moi-mê-
 » me de la douleur que je lui cau-
 » sois, que voulez-vous que je
 » fasse, & que je devienne? En

» vérité vous me tourmentez
» plus que je ne puis vous le dire,
» & je n'ai jamais été comme
» je suis. Ne voilà - t'il pas que
» vous vous affligez encore da-
» vantage? continuai - je, parce
» qu'en effet ses sanglots me per-
» çoient le cœur : eh ! je vous
» prie, si vous m'aimez, effuyez
» ces larmes que je ne puis voir
» sans mourir moi - même ; que
» penseroit Madame la Com-
» tesse, si elle nous trouvoit tous
» deux dans cet état ? Vous se-
» rez cause qu'elle me grondera.
» Eh bien ! voilà qui est fait ,
» mon cher Chevalier, je vous
» aime, & je vous aimerai tou-
» te ma vie ; je serai peut - être
» bien malheureuse de vous ai-
» mer comme je fais : car vous
» ne m'aimerez pas toujours

« vous qui me persécutez.
 « Ah ! que je meure , s'écria - t'il
 « avec une voix tremblante en-
 « core & entrecoupée de mille
 « soupirs. que je meure ,
 « si j'aime jamais personne que
 « vous , ô ma chere Cecile , ô
 « ma chere petite femme ! Eh
 « mon Dieu , lui dis - je , ne
 « m'appellez point comme cela ,
 « je vous prie , & surtout ne le
 « dites point à Madame votre
 « sœur. ,, Il me le promit , nous
 essuyames nos larmes : il me de-
 manda ma main , je ne pus la lui
 refuser ; il la baïsa même bien
 tendrement sans que j'eusse la
 force de m'en défendre. J'eus
 bien de la peine à calmer notre
 commune émotion ; cependant
 je sc̄us si bien arrêter les transf-
 ports du Chevalier , que la Com-

tesse à son retour nous trouva l'un & l'autre dans une situation assez tranquille, pour ne lui pas laisser soupçonner le désordre où notre entretien nous avoit jettés. Elle me demanda si le Chevalier avoit été aussi sage qu'il le lui avoit promis : je lui répondis que j'en avois été fort contente ; elle l'interrogea à son tour, il répondit de même. . . .

« Et moi, dit la Comtesse, je le
» suis beaucoup de vous deux,
» mes chers enfans ; je me dou-
» tois bien que vous seriez rai-
» sonnables, & que mon petit
» Chevalier s'en retourneroit à
» son Académie plus tranquille
» que je ne l'ai amené : adieu,
» ma chere Cecile, il est temps
» que je reconduise mon frere ;
» sois toujours son amie. . . . »

» Elle me l'a promis , ma chere
 » sœur , interrompit vivement le
 » Chevalier. Fort bien , ajouta
 » la Comtesse , je lui en suis obli-
 » gée. ,, Elle me renouvela ses
 tendresses , & sortit enfin avec
 son cher frere.

Je me suis rappelé si souvent cet entretien , qu'il ne doit pas paroître étonnant que je l'aye encore si présent à la mémoire ; c'est l'époque d'un engagement auquel mon cœur a toujours été fidèle , & ce sont là de ces souvenirs qui sont si chers à une ame sensible , qu'il est difficile qu'elle passe un jour sans s'en entretenir. On ne doit cependant pas supposer qu'au sortir de cette conversation je m'en occupai d'une façon aussi douce que j'ai pû le faire dans d'autres temps ; ce seroit me ren-

dre peu la justice que je me dois à moi-même ; loin de me trouver dans une situation agréable & tranquille, après avoir reçu l'assurance des sentimens du Chevalier & lui avoir fait l'innocent aveu des miens, je me sentis intérieurement plus agitée, plus tourmentée que jamais ; l'idée d'avoir avoué ce que je regardois alors comme la plus grande de toutes les foiblesses, me rendit aussi criminelle à mes propres yeux, que si j'eusse en effet franchi toutes les bornes de la pudeur. J'avois beau me faire illusion à moi-même, en voulant me persuader que si j'avois dit au Chevalier que je l'aimois, c'étoit moins pour l'instruire de mes sentimens que pour le sauver lui-même des atteintes de sa douleur ;

je sentoïis trop, & j'étois trop pénétrée de ce sentiment, pour ne pas convenir avec moi-même que l'amour avoit eu plus de part que la pitié dans l'expression naïve qui m'étoit échappée du véritable état de mon cœur.

Depuis cette étrange conversation je vis plusieurs fois le Chevalier de l'aveu même de la Comtesse. Duclos l'amenoit au parloir, & venoit l'y reprendre : je n'eus pas la force de chercher à le désabuser ; & quoique tourmentée en secret par l'intelligence qui s'affermissoit tous les jours entre nos deux cœurs, j'y trouvois en même temps un charme si puissant, que je ne pouvois ni m'en défendre, ni prendre sur moi d'être tout-à-fait sincère avec la Comtesse sur cet article.

La Comtesse elle même, qui me faisoit aussi l'honneur de me voir souvent, me paroissoit toujours contente de l'attachement que le Chevalier avoit pris pour moi : elle se louoit des progrès que mes bons conseils faisoient, disoit-elle, sur cette jeune ame naturellement trop vive & trop emportée pour se soutenir d'elle même dans les justes bornes de ses devoirs ; & j'avoue que je n'imaginois pas que ce fût la tromper que de lui cacher une partie de mes sentimens. Je croyois en effet avoir une ressource contre les reproches que je me faisois à moi-même de cette conduite dissimulée : la Comtesse m'avoit parlé du caractère du Chevalier de façon à m'y faire soupçonner de la légèreté & de l'inconstance ;

mais cette ressource m'affligeoit, m'inquiétoit plus qu'elle n'étoit capable de me tranquilliser. Telle étoit ma situation depuis plus d'un mois, lorsque M. le Grand Prieur de Vendôme, qui m'avoit déjà été annoncé par la Comtesse, vint enfin me voir avec elle : ce Seigneur me parut la politesse & la bonté même. Je ne parlerois point de cette visite, d'ailleurs si honorable pour une fille telle que j'étois, si le changement qui arriva quelque temps après dans ma situation, n'y avoit pris sa source. M. le Grand Prieur loua beaucoup ma figure, mon esprit & ma sagesse : ses éloges ne m'en firent point accroire ; il paroïsoit naturellement si galant, que je fus aisément persuadée qu'il en eût dit autant à toute autre.

Tout ce que je trouvai de particulier pour moi, & qui me causa presque autant de honte que d'alarmes, ce fut lorsqu'il dit à la Comtesse que j'étois un enfant de l'Ordre; que la Religion devoit m'adopter, & que c'étoit à elle à songer à me marier au plutôt; que c'étoit dommage de laisser périr d'ennui dans un Cloître une personne comme moi; & que ce seroit un crime de priver plus long-temps le monde du plaisir qu'on auroit à m'y voir. Quoique je prisse toutes ces choses comme autant de galanteries de là part de M. le Grand Prieur, je n'en fus pas moins effrayée de l'entendre parler de mariage: je ne pouvois raisonnablement former l'espérance d'être un jour au Chevalier; mais je me sen-

tois une horrible répugnance à l'idée d'être à tout autre. Après le départ de la Comtesse & de Monsieur de Vendôme, je me remis aisément du petit trouble que sa proposition m'avoit causé; je crus que cela n'iroit pas plus loin, & que selon toutes les apparences il ne penseroit pas long-tems à moi. Sans doute il en seroit arrivé ce que j'avois pensé, si la Comtesse n'eût rendu compte à son mari des dispositions où le Grand Prieur avoit paru être pour moi. Le Comte, de la mémoire duquel je croyois être entièrement effacée depuis plus d'un mois qu'il m'avoit laissée en repos, sentit apparemment renaître ses folles espérances, en se flattant de pouvoir me donner un mari de sa main; c'est ce que

je démêlai bientôt après. Je passerai légèrement sur toute cette aventure, qui n'auroit rien de fort intéressant pour mes lecteurs, & qui ne l'a été pour moi que par les suites qu'elle eut. Ce fut la Comtesse qui m'en porta les premières nouvelles; elle vint me voir: jamais tant de joie n'avoit éclaté sur son visage. J'avois vû le Chevalier la veille, & je l'avois vû souvent depuis la visite du Grand Prieur: notre amour, car pourquoi feindre de l'avouer, notre amour, dis-je, avoit pris de nouvelles forces dans la tranquillité dont tout paroïssoit concourir à nous laisser jouir; que dis-je? il sembloit qu'il nous eût tirés en moins de deux mois des innocentes ténèbres de l'enfance, & qu'il se fût servi pour

éclairer nos ames des sentimens mêmes qu'il nous inspiroit, & qui nous étoient d'autant plus chers, qu'ils étoient parfaitement d'accord avec la vertu dont nous ne pensions ni l'un ni l'autre à nous écarter. Le Chevalier ne m'avoit point encore paru si tendre que dans cette visite qui avoit précédé celle de la Comtesse: nous nous étions mille fois jurés de nous aimer toujours & de ne nous séparer jamais; enforte que cet enjouement, cette gayeté extraordinaire que je remarquai dans la physionomie & dans toutes les actions de la Comtesse, lorsque je parus à ses yeux, me fit illusion: je pensai que le Chevalier dont les desirs étoient plus vifs, plus impétueux que les miens, auroit bien pû découvrir

à sa sœur les sentimens dont je le sçavois pénétré. J'imaginai qu'elle y avoit applaudi; que peut-être nous allions être heureux par un aveu que l'empressement de la Comtesse sembloit me promettre: j'en tressaillis moi-même de joie; mais que cette joie fut courte! & que je la payai chèrement, lorsque la Comtesse m'eut appris ce qui causoit la sienne! Il étoit en effet question d'un mariage: un homme déjà riche, mais qui n'en étoit que plus ardent encore à acquérir de nouvelles richesses, se proposoit pour m'épouser; la dot que je devois lui porter étoit une place d'Intéressé dans les affaires du Roi, que le crédit de Monsieur de Vendôme devoit lui faire obtenir en me donnant la main: la

Comtesse envisageoit cette affaire comme la plus grande fortune qui dût jamais m'arriver. M. De la fosse, c'étoit le nom du personnage, étoit d'ailleurs, me disoit la Comtesse, un homme passablement aimable ; il étoit encore à la fleur de son âge, & n'avoit que trente huit ans : je devois avoir un carosse, des domestiques, une bonne maison, des pierreries, en un mot tout ce qui eût peut-être flatté ma vanité, si l'idée du Chevalier eût permis à mon cœur d'y être sensible. La Comtesse ajouta à ces détails, comme pour me rendre cette proposition plus agréable, que c'étoit le Comte son mari que j'avois à tort accusé d'être mon ennemi, qui avoit lui même ménagé cette affaire. Je fus pé-

trifiée , confondue à une pareille proposition ; je ne savois ce que j'y devois répondre : je remerciois fans être obligée ; mais je remerciois d'une façon si timide & si embarrassée, que la Comtesse ne pouvoit manquer de s'en appercevoir. Elle soupçonna aisément que je n'étois ni touchée du mariage qu'elle me propofoit , ni flatée des avantages qu'elle m'y faisoit envisager ; mais fans s'amuser à combattre ma prétendue délicatesse , elle me dit que cette affaire étoit trop avancée pour y faire de si sérieuses réflexions ; que M. le Grand Prieur avoit fait toutes les démarches nécessaires pour obtenir la grace qui m'affuroit cet établissement ; que toutes les paroles étoient données , & qu'enfin je devois me-

disposer à voir le lendemain mon futur époux ; que le Comte devoit me le présenter lui-même : elle finit par m'exhorter à me parler de mon mieux , surtout à bien recevoir M. de la Fosse , & à ne lui pas paroître aussi indifférente que je lui paroissais à elle-même , pour une nouvelle qui devoit me faire autant de plaisir. J'eus la force de lui avouer qu'elle ne m'en faisoit point du tout ; je lui exposai la crainte que j'avois que la honte de ma naissance ne dût m'attirer ou les dégoûts de M^r de la Fosse , ou ses reproches. La Comtesse ne fit que rire de mes craintes , & sortit en me disant que M. Delafosse , tout riche qu'il étoit , ne valoit peut-être pas mieux que moi , & qu'il seroit trop heureux de me posséder ,

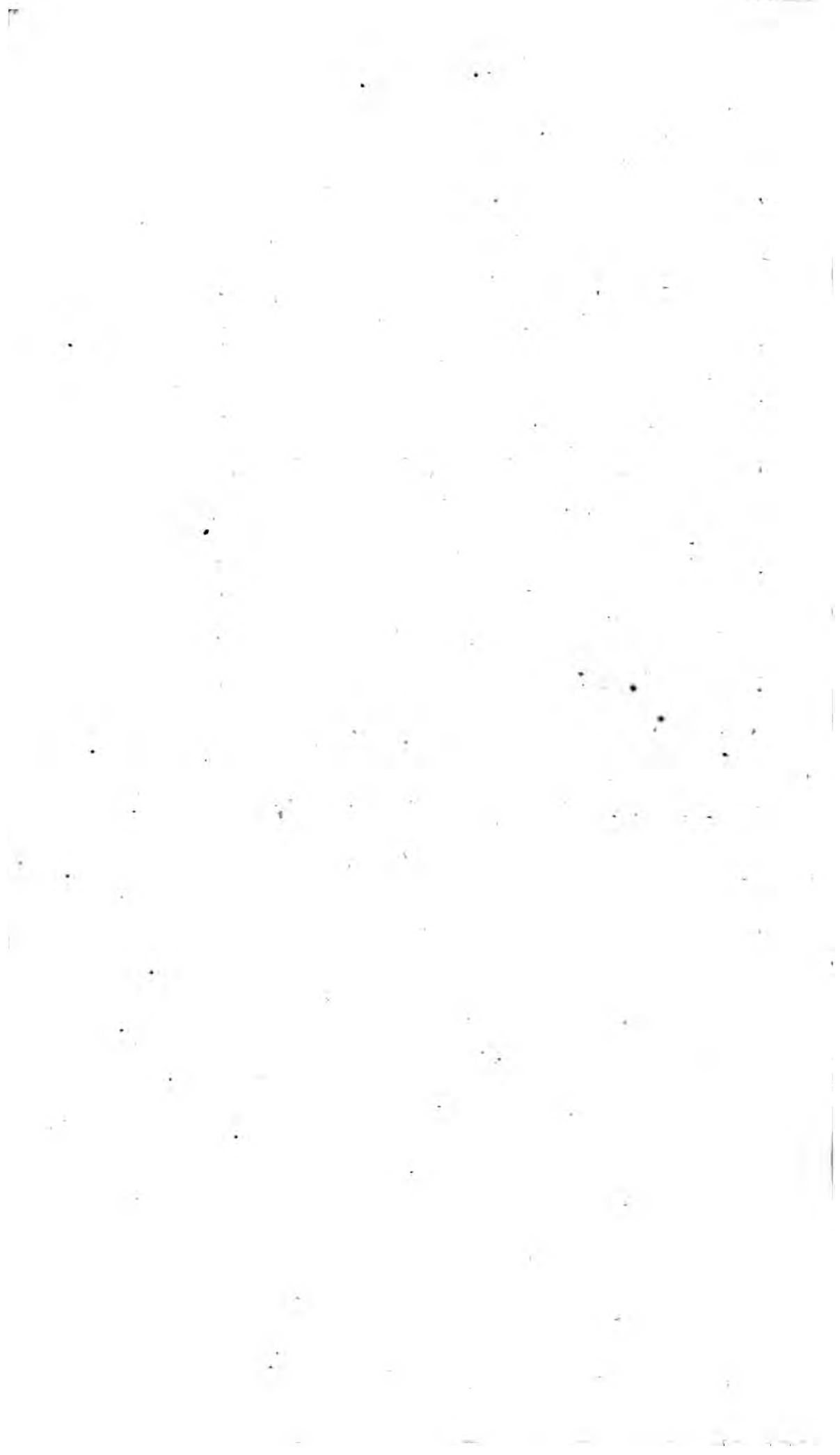
puisque c'étoit moi qui assurois sa fortune. On ne doutera point que la Comtesse en me quittant ne me laissât dans l'état du monde le plus cruel & le plus incertain. J'ignorois ce que je devois faire, j'ignorois même ce que je devois penser : j'aurois voulu voir le Chevalier avant que de prendre aucun parti ; je ne lui avois point encore écrit, & je n'osai lui écrire. Je rendois bien justice à sa façon de penser sur la proposition qu'on venoit de me faire ; mais je ne croyois pouvoir régler ma conduite en cette occasion que sur ses avis : je me sentoie également incapable d'obéir à ceux de la Comtesse, ou de lui résister ; & je voyois avec douleur dans l'une ou l'autre de ces résolutions la perte du Chevalier.

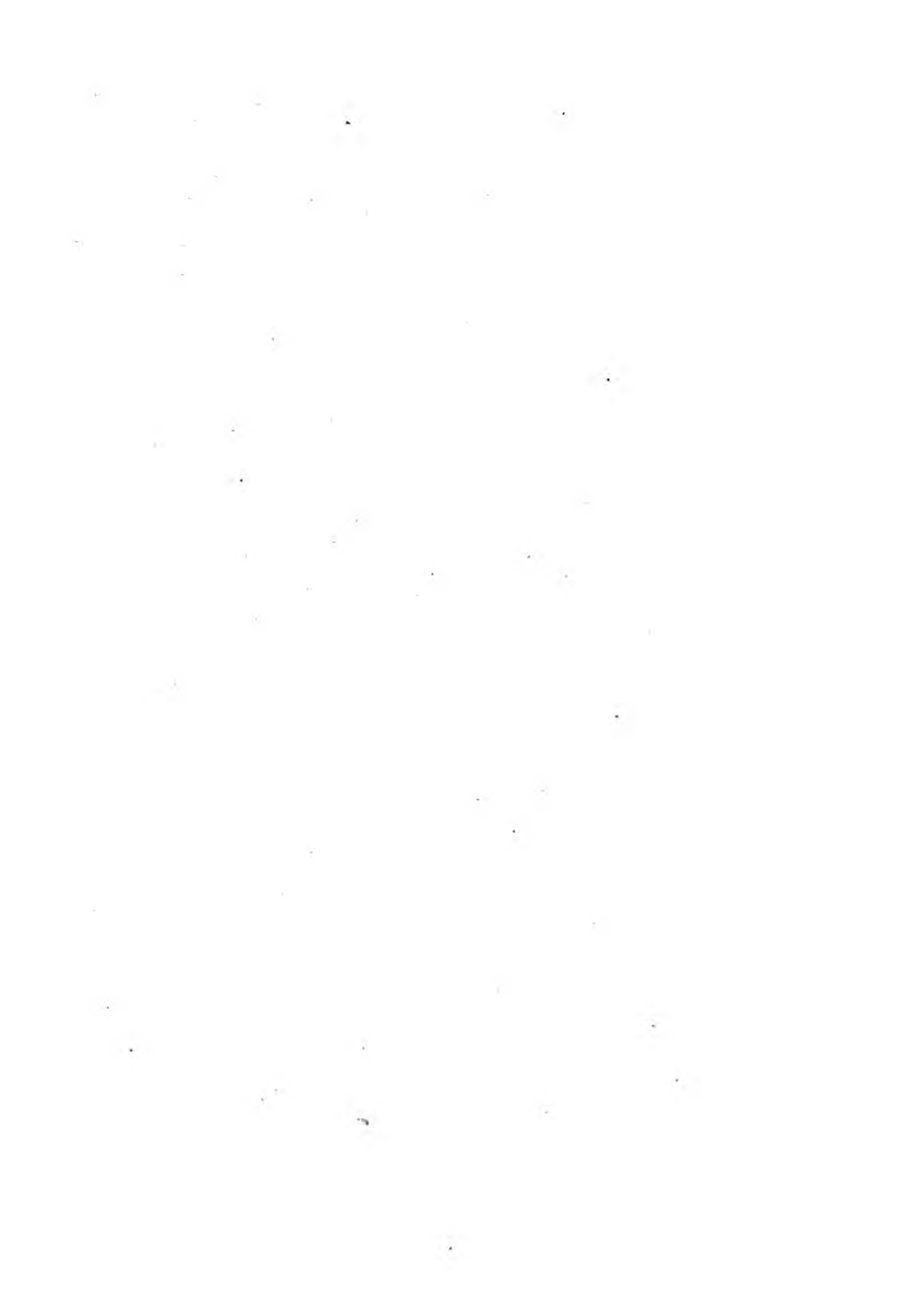
devenir pour moi presque certaine. Je restai donc jusqu'au lendemain dans une si parfaite inaction d'esprit & dans un si grand anéantissement de toute ma personne, qu'à peine me restoit-il un léger sentiment de mon existence ; tout ce que j'en avois perdu dans cette espèce de l'éthargie, parut se réunir pour me rendre plus sensible au plaisir de voir le Chevalier. Il s'étoit dérobé le matin d'assez bonne heure au surveillant Duclos ; il avoit appris de lui la funeste nouvelle qu'on m'avoit annoncée la veille, il étoit furieux : je n'eus pas besoin de l'instruire ; il l'étoit plus que je n'eusse souhaité dans ce moment, puisque la vivacité de son emportement me fit trembler. Il ne doutoit point, disoit-

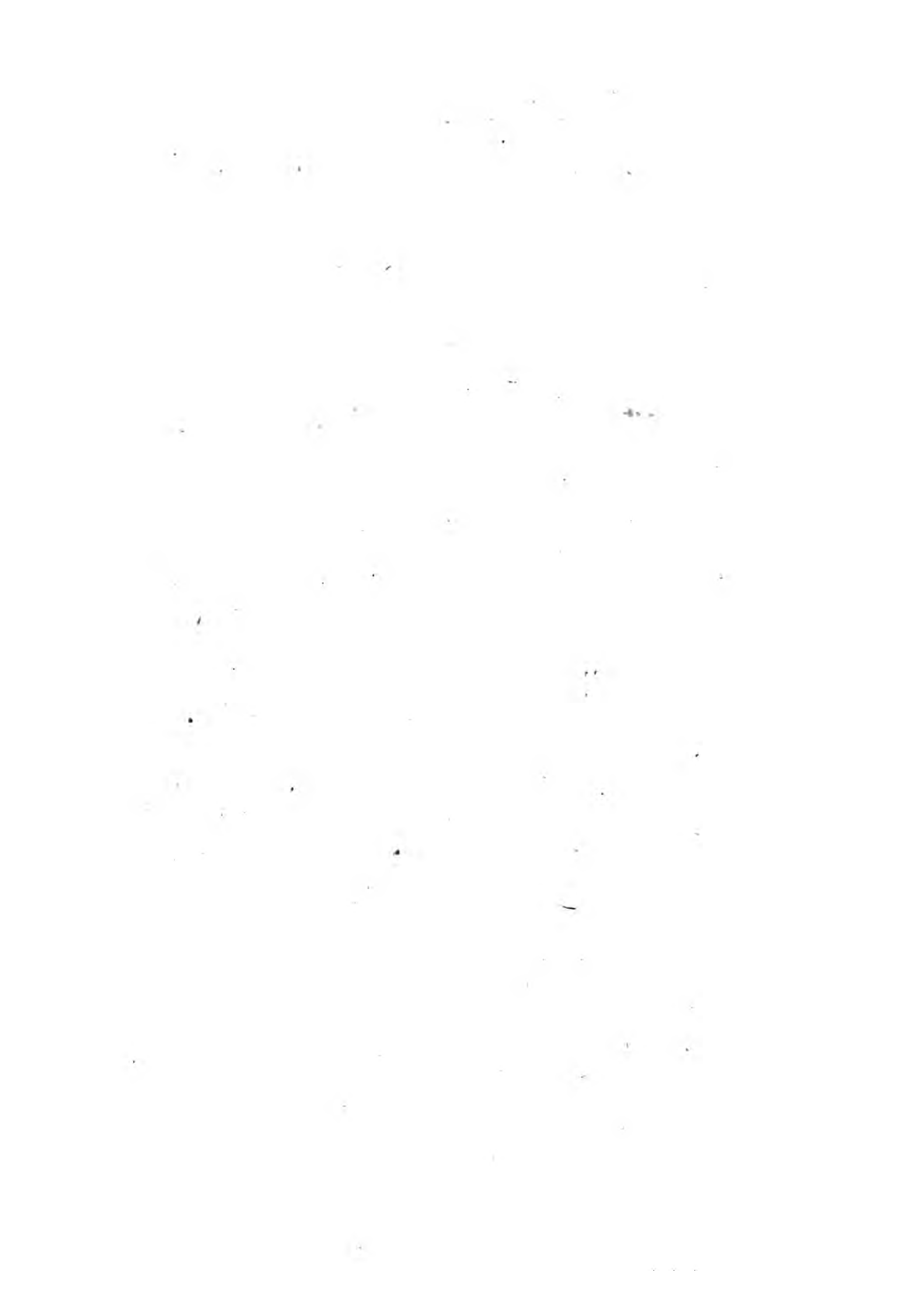
il, de mon cœur ; mais il ne pouvoit souffrir qu'un autre osât le lui disputer. La violence de l'état où je le vis me fit naître en un instant mille idées qui s'étoient refusées à mon imagination, & que je croyois capables de parer le coup que nous redoutions également tous deux. Je me hâtai d'en informer le Chevalier ; & ne voyant point d'autre voie pour calmer ses sens, je lui jurai cent fois que rien ne seroit jamais capable de me faire quitter la résolution que je prenois de refuser constamment d'être à tout autre qu'à lui. Je le priaï instamment de me quitter après cette assurance, & j'exigeai par tout le pouvoir qu'il me donnoit sur ses volontés, qu'il n'entreprendroit rien contre un rival qu'il ne menaçoit de

rien moins que de l'immoler à sa fureur, s'il osoit persister à vouloir m'épouser. Il sembloit à la violence qu'il fut obligé de se faire pour se séparer de moi, qu'il prévît en effet la cruelle séparation dont nous étions menacés : je mets à la suite de ces mémoires à parler de ce triste événement, ainsi que du changement qui arriva dans ma situation à l'occasion des deux entretiens dont je viens de rendre compte.

Fin de la première Partie.

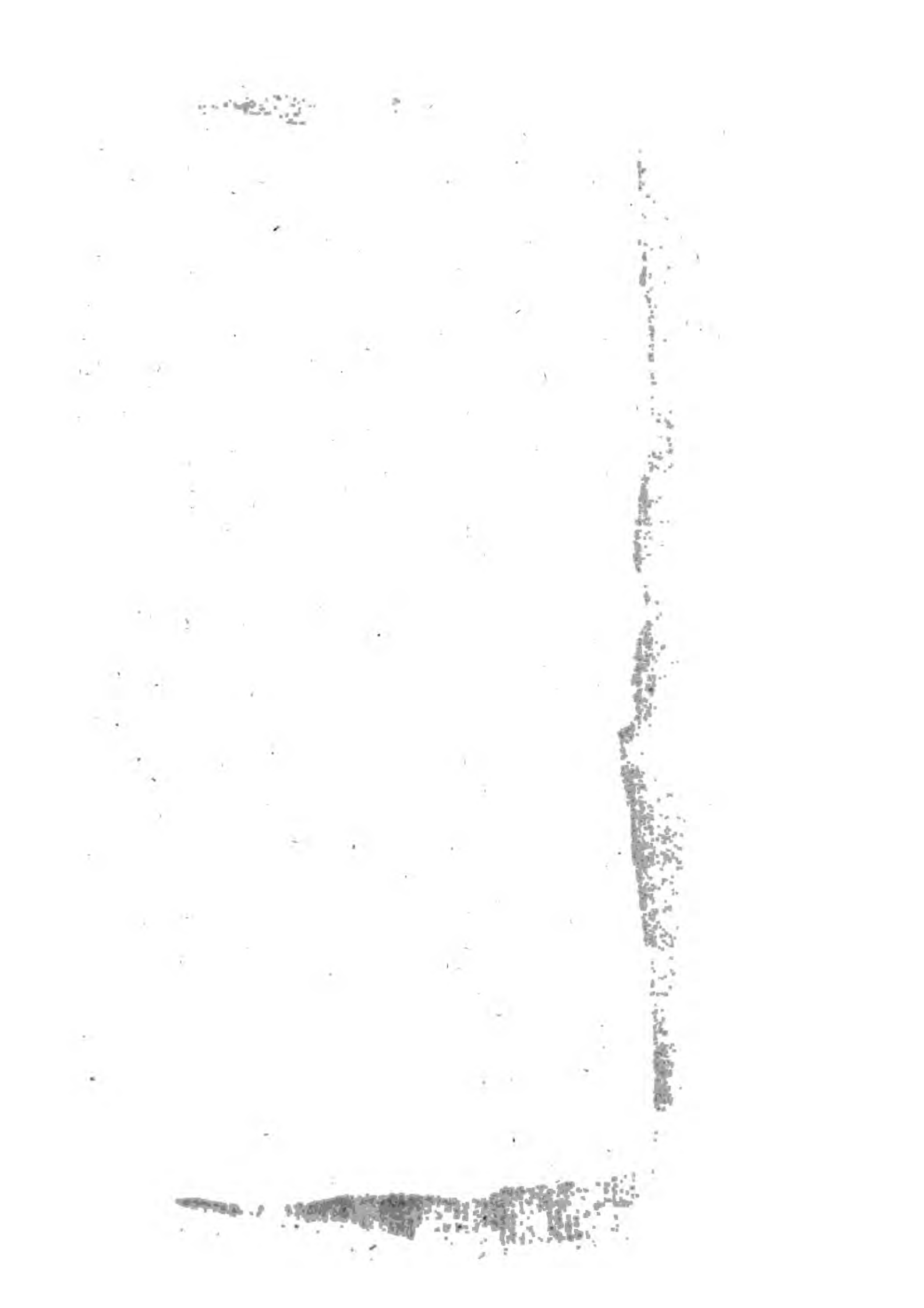






45

46



2043

